



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE

(Reconnue d'utilité publique)

Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS

VB et XA, B, C.



Rédaction et Administration :

46, rue de Londres, 75008 Paris

Téléphone : 522-61-32 (poste 24)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

LES MÉDIAS DE L'ÉTÉ

Recevant à l'Académie française, le 30 mai dernier, l'historien Fernand Braudel, ancien P.G. de l'oflag de Mayence, Maurice Druon déclarait :

« La France d'entre les deux guerres s'était pourvue, à grands frais, d'une fortification réputée infranchissable, mais elle l'avait laissée contournable. Cela nous valut d'être coincés devant ce rempart et de compter parmi les dernières troupes faites prisonnières, dix jours après les armistices ».

De son côté, au cours de la première des six émissions de radio, du 2 juin au 7 juillet sur France-Culture, le dimanche à 11 heures, intitulées « Mémoires de captivité », le Général Vaillant, ancien P.G., après avoir fait état de la faiblesse des troupes d'intervalles de la ligne Maginot, non entraînées et non motorisées, a expliqué que c'est sur la menace directe des Allemands de continuer leur avance jusqu'à Valence que les troupes de la ligne Maginot durent d'être considérées comme « prisonnières de guerre », précisant ensuite : « nous avons été prisonniers pour sauver Lyon ». (Pour la Wehrmacht a bien pénétré dans la ville le 19 juin — 3 jours avant l'armistice — et y est restée dix-neuf jours ?) Chantage et mensonge allemands donc...

Je ne sais si vous aurez été nombreux à écouter cette table-ronde qui a été d'un très grand intérêt, tant sur les combats de mai et juin 1940 que sur la capture et la captivité qui ont suivi. Réécoutant l'enregistrement privé que j'ai fait de ces émissions, j'ai été renforcé dans l'idée que la guerre de 1939-40 a bien eu lieu — certains en doutent encore, malgré 130.000 morts — et que la captivité a revêtu une dimension plurielle indiscutable. Au récit des participants, il m'est arrivé fréquemment d'être surpris, moi ancien P.G., par les propos que les uns et les autres tenaient, en réponse aux questions du meneur de jeu, sur tel ou tel aspect de leur expérience, de leur épreuve.

Certes on ne pouvait douter un seul instant de leur sincérité, et il m'a même semblé que quelques-uns avaient du mal à trouver le mot juste qui traduirait la densité de leur vie d'alors.

Mais je ferais pourtant une réserve : la part de subjectivité était telle que ce serait à mon sens une erreur de considérer cette « reconstruction » de la mémoire comme exprimant la somme de la condition matérielle de la captivité et, a fortiori, comme la photographie fidèle des sentiments des P.G. sur des sujets aussi divers que Pétain et Vichy, le gaullisme, la collaboration, la résistance, la relève, la transformation, le sabotage, la libération, etc, etc.

Sur tous ces points abordés dans l'émission, beaucoup pourrait être ajouté, précisé sinon controuvé, avec autant de sincérité et de subjectivité, par d'autres interlocuteurs autour des mêmes tables. L'histoire de la captivité appartient à l'ensemble des P.G., elle ne peut être déléguée et encore moins monopolisée : « la captivité ne constitue pas une communauté d'intérêts économiques ni un lien idéologique suffisant ». Une observation de 1945 qui garde toute sa valeur... Les historiens de demain devront avoir à cœur de fouiller plus profond dans les puits pour, justement, faire œuvre d'historien.

Qu'on ne se méprenne pas : mon propos n'est pas de diminuer en quoi que ce soit les mérites de ceux qui, les premiers, à travers de nombreuses difficultés, ont œuvré pour la cause P.G., de ces quelques autres non plus qui, aujourd'hui, ont eu droit à la parole, mais de bien faire comprendre qu'il est une infinie pluralité de points d'écoute et d'ancrage à partir desquels doit s'inscrire l'histoire matérielle et morale de la captivité. Comment, en effet, sur les problèmes généraux notamment, le « je » qui parle à un micro peut-il s'affirmer péremptoire, se substituant ainsi au « nous » de l'ensemble prisonnier ? Rares, trop rares ceux qui en l'occurrence, ou en de semblables, ont l'honnêteté ou la précaution de dire qu'ils parlent à titre personnel, au nom d'un groupe et d'un lieu délimités, de préciser que d'autres ont pu subir, penser ou agir différemment !

— ★ —

Ces réflexions écrites, vint l'intermède du 24 juin sur Antenne 2 où, pour la première fois depuis quarante ans, la soirée était réservée aux « captifs de l'an 40 ». Tout vient à point à qui sait attendre, et Dieu sait si nous avons attendu ! Est-ce à dire que le 25 au matin tout était pour le mieux ? Je ne me risquerai pas à le dire. Pourquoi ? Résumer notre captivité en deux heures et demi d'horloge était une gageure (« action si étrange, dit le dictionnaire, qu'on la croirait consécutive à un pari ».

Le pari a-t-il été gagné, perdu ? Ni l'un ni l'autre. A mes yeux du moins, et voici pourquoi.

Si l'on pose d'entrée de jeu la distinction entre les anciens P.G. qui, eux, connaissaient le sujet (et pour cause) et ceux de nos concitoyens pour qui ce sujet relevait de la nébuleuse « ringarde » de la guerre, dont ils ont été abreuvés plus que de raison sur le petit écran, et sur le grand, il allait de soi que la projection de ce soir là ne serait pas également reçue.

Les plus nombreux se seront demandé, sincèrement peut-être, d'où pouvait bien sortir, de quel obscur placard, de quelle planète inconnue même, cette part d'histoire soudain ressuscitée ! Qu'en auront-ils pensé et retenu et compris, si même leur constance fut grande qui les mena jusqu'à 23 heures ? Constatons sans plus que les échos de l'opinion, le lendemain et après, ont été plus que rares. Personne, nulle part ne s'est enflammé. Il n'y a pas eu de débat public, pouvait-il d'ailleurs y en avoir ? Le temps était passé.

Mais nous-mêmes ? Ce miroir promené sur la route de notre jeunesse, quelle image nous a-t-il renvoyé ? Pour moi, avant tout, une image éclatée, en miettes. Des séquences trop nombreuses, trop brèves parfois, la parole interrompue, trop peu de vie P.G. montrée, expliquée, développée, trop d'interférences « étrangères » au sujet, je veux dire à ce qui aurait dû rester le sujet, c'est-à-dire l'enfermement loin de leur pays de un million et demi d'hommes. On a commis l'erreur d'oublier que, pour la grande majorité d'entre eux, la captivité a été subie dans l'isolement presque complet. Il n'y avait pas symbiose entre nous et la société française d'alors, les quelques éclats qui nous parvenaient du pays étaient entièrement déformés par le canal des propagandes contraires et tout ajustement logique entre eux rendu extrêmement difficile.

Si les prisonniers des oflags, 25.000 hommes environ seulement, ont disposé d'informations et... de temps pour les moudre, en usant de leurs facultés intellectuelles, les P.G. à demeure dans quelques grands stalags à un degré déjà moindre, il n'en a pas été de même pour la grande masse des gars des kommandos (95 %, selon P. Gascar et Y. Durand). Ceux-là ont vécu dans l'ignorance, l'incompréhension, la déconnection quasi-totale. Seule l'attente, une attente angoissée occupait leur pensée, et le travail leurs journées. Des déracinés.

Le travail ! Constante incontournable, contraignante, humiliante de la condition prisonnière en Allemagne hitlérienne. Le film présenté n'a pas assez insisté sur cet aspect essentiel. Même l'évocation de « l'enfer de Brüx » — qui aurait pu être très démonstrative — a été rognée. Combien de Brüx n'y a-t-il pas eu ! Il eut fallu montrer les départs au petit matin, dans le froid et la faim, pour le chantier où la voix rauque du contremaître vociférait sans retard ; il eut fallu parler des descentes au puits de mine au petit jour ; dire le travail de nuit en usine douze heures durant ; dire les brimades des ateliers de jour, la présence de la gestapo ; dire, dire les mille et une formes d'exploitation auxquelles les P.G. furent soumis effectivement. Non point pour faire pleurer dans les chaumières mais pour rendre justice, et d'abord à ceux qui ont laissé leur vie là-bas, en terre étrangère.

Il eut fallu un conteur, nous avons eu un « affichiste » coloré et disert. Ne nous a-t-on pas dit que le réalisateur avait abordé le sujet comme un homme d'écran et non comme un historien ? Télévision et histoire, ces deux disciplines seraient-elles contradictoires ?

Au fur et à mesure que le film se déroulait « le théâtre au camp », « les Universités P.G. », « le son d'une cloche (?) appelant à l'office » et autres « à côtés » de la vie captive — que je ne nie pas — j'avais le sentiment qu'on passait à côté du problème, qu'on noyait la captivité dans un contexte général qui gommerait son essence même : le travail forcé, la faim, la maladie, la mort parfois. On a parlé avec raison, au début je crois, des morts de la guerre, jamais sauf erreur de ceux de la captivité, 37.000 ! Trente-sept mille fois des yeux se sont fermés, des cœurs ont cessé de battre.

Trois ou quatre émissions d'une heure eussent mieux dépeint cette histoire et sa réalité que ce « patchwork » d'où émergent, seuls, quelques rares « sommets » : les interventions féminines, émouvantes ; le témoignage sur Rawaruska, celui du P.G. juif et deux ou trois autres éclairages de bonne tenue. C'était peu. Les extraits de film — « Caméra sous le manteau » excepté, en raison de son authenticité — ont ajouté à la confusion par un fondu enchaîné trop rapide.

Je ne saurais mettre en cause les témoignages des P.G. invités, leurs prestations ont été très

inégaux, certaines assurément amputées au montage, celles à caractère idéologique favorisées, comme prévisible.

Le mensuel de la Fédération (juin, p. 5 et 6) donne une petite idée de ce qui a prélué à la genèse du projet. C'est édifiant ! Et le non-dit ne doit pas être le moindre...

Evoquant son retour en 1945, un Belfortain a déclaré : « On aurait dû être reçus autrement. On a été déçus. On se faisait des illusions... » Je doute que le film qui a été montré aux français le lundi 24 juin nous aura mieux fait recevoir, c'est-à-dire comprendre. Qu'importe ! Il nous reste ce qui ne peut nous être enlevé : le sentiment très fort d'avoir répondu un jour à l'appel de la France et, en dépit du sort des armes, « une certaine fierté d'avoir été ainsi agressé et d'avoir surmonté » une épreuve finalement intransmissible aux autres / « Douce France, cher pays de mon enfance, bercé de tendre insouciance, Je t'ai gardé dans mon cœur... »

J. TERRAUBELLA - VB.
(25 juin/7 juillet).

— o — o — o — o — o —

Avant de donner à lire les réactions que ce vidéo-film a soulevées chez quelques-uns de nos amis — j'ai recueilli des témoignages oraux qui ne le cèdent en rien à ceux-ci —, je voudrais revenir un instant sur la cinquième émission de France-Culture, qui traitait des évasions, pour remarquer, extraordinaire et étonnant, qu'aucune allusion n'y fut faite aux « passeurs », individuels ou organisés qui ont tant aidé, souvent au péril de leur vie, les évadés d'Allemagne. Aucun des récitants de ce 30 juin n'en a parlé. On s'en souvient peut-être, notre journal avait évoqué il y a quelques mois (années plutôt) l'histoire d'un de ces réseaux d'évasion, celui de « Sœur Hélène », basé à Metz, qui avait aidé près de cinq-cents P.G. à recouvrer la liberté. Il est vrai qu'aucun de ces hommes, jamais, ne crut bon de se souvenir après la guerre de l'aide ainsi obtenue. L'ingratitude continuerait-elle ? Si, comme il est probable, aucun des invités de F.-C. n'eut affaire à un « passeur », les responsables de l'émission devaient-ils pour autant ignorer cet aspect de la question, dont le Professeur Yves Durand a très bien parlé dans son « Histoire de la Captivité » ?

Mentionner sur les ondes cet épiphénomène de l'évasion dans une émission comme celle-là, n'eut pas été inutile. Et à la télé, à côté du « posten » qui se félicitait du travail de ses K.G., il eut été bien de voir et d'entendre le « passeur » tout aussi satisfait d'avoir retiré un « stück » à ce géolier béat et quelque peu « oublieux » aujourd'hui de la réalité d'hier !

(30 juin).

— ★ —

De Roger LAVIER :

« Depuis quarante ans nous attendions une émission de télévision relatant la vie des prisonniers de guerre 39-45.

C'est fait depuis le lundi 24 juin, grâce à A.2. Comme assurément beaucoup d'entre vous, j'ai regardé cette émission faite d'extraits de films, avec de très bons acteurs, et d'interviews d'anciens P.G., parmi lesquels un membre de notre amicale.

Je dois dire tout de suite ma déception aux paroles prononcées par presque toutes les personnes interrogées, surtout des officiers, prisonniers certes, mais en oflags, donc « rien à voir » avec la vie infernale des sous-officiers et des hommes de troupe, traités comme des bêtes et rassemblés dans des stalags, puis des kommandos, fermes ou usines, travaillant de jour et de nuit.

Ces hommes qui étaient là (à la télé), parlaient, un léger sourire au lèvres, leurs paroles étaient réelles mais atténuées par le temps.

J'avais pensé entendre un vrai débat, moi qui, « comme bien d'autres », pendant 60 mois ai travaillé sous les brimades en usine ; moi qui après 52 mois apprenais la mort, dans un kommando de Kassel, de mon frère P.G. ; moi qui, comme la majorité de nous tous, s'est vu refuser une pension.

Alors, Messieurs d'Antenne 2, merci d'avoir eu l'initiative de cette émission. Vous aviez l'occasion unique de montrer à tous les français ce que fut

(Suite page 2).

LES MÉDIAS DE L'ÉTÉ (suite)

la misère morale et physique des prisonniers français de 39-45, vous n'avez pas su la saisir, vous m'avez déçu ! Et pourtant, parmi vos invités, vous aviez un évadé de qualité. Certes il a parlé, même très bien, mais qu'a-t-il fait pour ses anciens camarades ? C'est la question que je lui pose ».

De René QUINTON :

« J'ai écouté cette émission... L'ensemble m'a plu en ce sens que j'ai vu défiler une fresque sur l'humanité des camps et tout une suite de portraits, de beaux, de bons, des visages clairs malgré l'âge, d'autres burinés par l'épreuve et les peines, d'autres médiocres, quelques-uns marqués par la prétention intellectuelle ou les travers de la carrière politique.

J'ai observé, et mon opinion est fondée sur ma propre expérience, que les K.G. étaient différents selon qu'ils avaient vécu dans un oflag, dans les stalags ou plus communément dans les kommandos de travail, que les épreuves avaient été physiques pour beaucoup et morales pour tous.

Que la vie paysanne était souvent préservatrice de santé et d'intégrité dans le jugement, les retrouvailles sur le terrain en donnaient la confirmation.

Je n'ai pas manqué de ressentir une vive émotion en recevant les témoignages de quelques-uns :

— Celui de GROPIRON sur l'ineptie d'un conflit qui s'inaugurerait par la mort de 130.000 hommes ; celui de VALLANT sur le « combat sans espoir » ; celui de AZOULAY sur la tragédie de son retour et l'extermination des siens parce que juifs ; celui de BAUMONT sur les circonstances de son retour en famille.

Ces visages d'hommes soudain crispés et qui, derrière les mains, dissimulent des larmes, ça me parlait au cœur, ils me disaient le passé douloureux et courageux. En tous cas mieux que,

— CAILLIAU qui se rengorge de sa parentèle, DECHARTRE qui se croit à la tribune, MITTERRAND qui détaille deux évasions manquées, sans nous expliquer les circonstances de son retour... final... (C'est vrai pour la télé, mais sur France-Culture le récit est plus complet. J. T.)

J'ai apprécié les interventions de GODARD sur « l'immense brassage » des hommes de tous niveaux et qu'il a qualifié de « très enrichissant » ; de GROSPIRON sur les hommes de confiance, répartiteurs et confidents ; du pasteur PITHON sur la recherche de Dieu.

J'ai enfin retrouvé les illusions vite perdues au plan politique : entente manquée Pétain-De Gaulle, relève, transformations, manipulation d'hommes inconscients ou crédules voulue par les responsables... »

De Jean AYMONTIN, ce bref commentaire :

« J'ai suivi l'émission d'A2, peu satisfaisante, surtout cet Allemand très content de ses « gefangs » !

De Bernard ADAM, qui me dit en préambule :

« Ce que j'écris, paragraphe par paragraphe, pourrait être développé au moyen d'anecdotes telle celle que je cite de R. Verba ; et si j'ai reçu des « raclées », peut-être que les méritais : « Tu n'avais qu'à rester tranquille », m'a dit mon fils. C'est vrai ; il avait vu Fernandel et avait bien ri... C'était du cinéma pour lui. Fasse Dieu qu'il ne connaisse pas la guerre ! »

**

24 JUIN 1985

« Je ne peux être satisfait de ce que j'ai entendu et vu : les hommes, beaux portraits, avaient un temps de parole minuté suivant leur idéologie, que l'on pouvait discerner souvent. Pourquoi ne pas avoir mentionné leur grade et leur oflag ou stalag ? Pourquoi avoir commencé par les officiers inactifs mais privilégiés pour des activités de loisirs : théâtre, bibliothèque, sport, etc... trop longtemps vues dans le film, les scènes de théâtre n'avaient lieu, malheureusement que dans les oflags, les stalags ou les grands kommandos. Je ne crois pas

que le prisonnier de guerre, qui fut dans les kommandos de « Bauer » ait pu se distraire beaucoup ! N'a-t-il pas sauté dans son fauteuil lorsqu'il entendit « Je me suis levé à 9 heures » alors que beaucoup de « sans grade » étaient à 6 heures à l'usine, aux champs, dans les bois, dans les transports, dans les fonctions toujours les plus pénibles et par des températures inconnues en France ; vêtus de peu, souvent sans souliers, sans lainage surtout les premières années.

J'ai travaillé dans une fonderie de cuivre, on nous gardait au travail après les ouvriers allemands, qui dans la journée avaient du lait pour se désintoxiquer, mais rien pour les K.G. La bouche, le nez, les mains, les mouchoirs, la chemise étaient vert-de-grisés.

« Je n'ai jamais été frappé », a dit un des témoins ! beaucoup diront de même, peut-être ! Mais ceux qui n'acceptaient pas la soumission, ceux qui travaillaient sur les quais de Hambourg sous les bombardements, ne seront pas d'accord. La première année de captivité fut particulièrement dure, même dans les petits kommandos de travail.

L'image du groupe qui, dans un camp, au milieu de la baraque, écoute la B.B.C. est fautive. Les Allemands eux-mêmes n'auraient pas osé ; la peur, la dénonciation régnaient au maximum. Certains ont écouté, oui, mais la nuit au fond d'une cave !

C'est faux : lorsque Fritz Tauber dit « Ils n'ont pas refusé le travail. Peu d'entre nous connaissaient « la convention de Genève » et les allemands nous conduisirent au travail de force et sans ménagement ! Au XA - XB nous ne pouvions refuser ! Je renvoie au récit d'un des nôtres, Verba Robert, qui dans un numéro du Lien a bien relaté (j'étais avec le narrateur) avec quelle sauvagerie un adjudant fut impitoyablement assassiné pour avoir refusé de travailler. Je l'avais vu partir au supplice ce matin-là ! Oh bien sûr, les prisonniers de guerre qui avaient un contact avec la population ont rencontré des gens qui s'apitoyaient sur le sort des K.G., mais bien peu : ils étaient « nazis » à 95 %.

Les évasions, nombreuses, avec tous les risques qu'elles comportaient, tant pour les siens en France que pour lui-même, sont aussi une preuve du refus du travail forcé.

Il fallait bien terminer cette projection par un sourire, et le « Prisonnier et la vache » fit encore son apparition ! Lorsque après des années, je me ressouviens de ces temps de souffrance et d'humiliation, je ne peux regarder « La vache et le prisonnier » sans penser aux camarades tués aux frontières, noyés dans les eaux du Rhin ou du lac de Constance. Certains sont tombés dans des pièges grossiers, d'autres dans d'extraordinaires quiproquos, d'autres dans un destin farceur et... la réussite : je n'ai pas compris votre cas, M. le Président.

Pour la transformation : elle fut une contrainte dans certains kommandos, d'autres furent volontaires pour passer civils. Je pense qu'ils ont eu raison, et que cette petite liberté leur permit de s'évader ou de profiter d'une permission (quelquefois de longue durée) en France.

Les images de la captivité et de ses évasions doivent rester intactes et indestructibles.

De Robert VERBA : (« ...Je te signale que plusieurs de nos amis n'ont pas regardé ce film jusqu'au bout, le jugeant archi-nul ! »

IMPRESSIONS

« Le mardi 24 juin, d'après les sondages, 13 % des téléspectateurs ont regardé l'émission « Les Captifs de l'An 40 » sur la deuxième chaîne.

Je suis persuadé que beaucoup d'anciens prisonniers étaient devant leur poste et que, comme moi, ils ont été un peu choqués au début de cette émission. Peut-être ai-je mauvaise mémoire, mais je ne me souviens pas d'avoir été obligé de me lever pour 9 heures le matin ! Ma femme qui regardait l'émission avec moi m'a demandé « Les allemands vous apportaient le petit-déjeuner au lit ? » Au bout d'un moment j'ai compris qu'un amalgame avait été fait entre les officiers et l'immense majorité des autres... »

Je comprends qu'il leur a été difficile de décrire avec exactitude notre captivité car chaque prisonnier de guerre a vécu une existence différente suivant qu'il était prisonnier en oflag, stalag, camp de représailles ou bien kommando, mais tous, sans exception, ont été astreints à une vie ressemblant à celle d'un toutou obéissant à un maître qui, selon sa nature, était plus ou moins cruel.

Eloigné de sa patrie, de son épouse ou de sa fiancée, de ses enfants, de sa famille, de son travail ou de ses études, éloigné de tout ce qu'il aimait, il était devenu un matricule dans un lieu où on ne parlait même pas sa langue.

D'accord, nous étions vivants et n'avions pas à envier le sort des 135.000 Français que cette maudite guerre a fait disparaître à jamais ; mais, fallait-il se poser la question ?

Heureusement petit à petit, dans notre dénuement, les différences de classes se sont estompées, et une véritable fraternité s'est révélée entre compagnons de misère. Il s'agissait de survivre dans les meilleures conditions possibles et c'est là que le système de la resquille et de la débrouillardise française est entré en jeu.

On ne peut comparer la vie d'un prisonnier dans un camp avec celle d'un autre ; non seulement parce que la mentalité des gardiens était différente, mais leur façon de vivre aussi (un allemand du nord ne réagit pas comme celui du sud). Il en est de même pour les kommandos.

Cette différence n'a pas été suffisamment précisée dans l'émission. D'autre part il était beaucoup plus facile de tenter une évasion pour ceux qui

cotoyaient la frontière française que pour ceux qui se trouvaient en Prusse par exemple. Le nombre des évasions réussies le prouve.

Ce qui nous a aidé à supporter notre sort, ce ne sont pas les discours du gouvernement de Vichy, ni la foi dans une collaboration future avec le nazisme vainqueur, mais au contraire l'entrée en l'U.R.S.S. et de l'Amérique dans ce conflit qui n'en finissait pas.

Heureusement, nous avions le courrier qui nous apportait des nouvelles de tous ceux que nous aimions et que nous avions abandonnés par la force... Et puis cette camaraderie qui nous unissait, cette complicité qui nous liait pour extorquer au maximum et resquiller tout ce qu'il était possible à la barbe des chleuhs !

L'émission que nous avons vue n'a pas fait suffisamment ressortir les contraintes, l'avisement des brigades injustifiées, le manque de nourriture (dans certains kommandos les gardiens avec leurs complices civils rognait sur les aliments à leur avantage) pour l'immense majorité d'entre nous.

Enfin ! Pour une fois, on a parlé des A.C.P.D.G. mais on a oublié de décrire aussi notre retour en France. Dans l'ivresse qui s'était emparée de nous nous espérions un accueil plus amical, mais passons, passons sur les visites médicales après des heures d'attente à Paris, passons sur les désinfections obligatoires, etc... Nous n'étions peut-être pas encore redevenus des bipèdes ?

Il a fallu se réadapter, réapprendre à avoir des responsabilités, retrouver un emploi ou rénover l'atelier tombé en désuétude, réorganiser la ferme, etc, etc... mais les plus à plaindre étaient ceux qui, à leur retour de captivité, n'ont pas retrouvé leur foyer ; l'attente pour l'épouse avait été trop longue.

Et celui qui avait laissé un ou deux enfants en bas âge faisait figure d'inconnu auprès d'eux cinq ou six ans après et souvent ces derniers voyaient en lui un étranger qui venait ravir une partie de l'affection de leur maman... Il y avait toute une rééducation à faire.

Mais l'épreuve de la captivité avait endurci la majorité d'entre nous et il nous restait ce qui nous avait le plus manqué : « LA LIBERTE », avec en plus une amitié indéfectible entre les anciens K.G.

Pour en revenir à l'émission, si j'avais une note à donner elle serait de 8 sur 20 ».

De Marcel SIMONNEAU :

« Ce film a le mérite d'avoir existé, mais hélas quelle belle occasion perdue ! dommage... dommage. L'ensemble de nos camarades ne peuvent se retrouver dans ce film et les « étrangers » qui n'ont pas connu la captivité l'auront vue sous un bien mauvais angle... Nous sommes tout de même déçus... »

De Eric GROS, cette formule lapidaire :

« L'émission consacrée aux captifs de l'an quarante, je l'ai trouvée très bonne ».

De Pierre PONROY :

« C'était plus que plat ».

De Pierre DURAND, qui n'était pas devant son écran le 24 juin dernier, quelques lignes de poids qui recourent étonnamment les propos qui précèdent, ce qui à l'évidence montre une communion de pensée des anciens P.G. qui ne peut être fortuite :

« ...Quelques camarades rencontrés de-ci, de-là ne sont pas enchantés. On en revient toujours à « La vache et le prisonnier » et à quelques scènes fugaces d'un kommando-bidon. Comment sont montées ces émissions, et quels représentants sont consultés et choisis ?

Pour ma part, je suis toujours surpris de la non-profondeur des sentiments des anciens P.G. lorsqu'ils s'expriment sur la captivité. De leur côté, les journalistes de presse ou de télé, n'ont jamais su, ou voulu ? découvrir et faire connaître, ce qui est leur devoir, le côté inhumain de la captivité, le seul à prendre en compte, à mon avis, et duquel découlent tous les autres maux : privations de liberté, épreuves physiques, morales, conditions matérielles de vie détestables, subies pour certains à la limite de l'incroyable ».

Sur le silence qui nous a entouré, Durand rappelle ensuite la remarque faite par l'historien Henri AMOUROUX, en avril 1982, au cours d'une conférence donnée à la salle Gaveau, à Paris :

« Un-million-quatre-cent-mille prisonniers français en Allemagne en avril 1942, ce sont un-million-quatre-cent-mille familles touchées. On parle des

ERRATUM :

Dans le dernier Lien, p. 1, « Dialogue et Message » au lieu de : des démocraties luttèrent, lire : des démocrates allemands luttèrent... »

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIÈRE
BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains
à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts
immobiliers - Locations, etc...

collaborateurs, des hommes de la Résistance. Jamais des familles de prisonniers, de leur angoisse... On accule le problème. Ce qui, à mon avis, est particulièrement choquant.

Et notre ami mussipontain de conclure :

« Pourquoi parlerait-on alors des prisonniers de 1939-1945 et de leur captivité, quarante années après ? Ainsi va le manichéisme en histoire ! »

Et de joindre à sa lettre désabusée une coupure de presse (Le Républicain Lorrain, 14 mai 1982) relative à un « cours d'histoire » donné au lycée Marquette de Pont-à-Mousson par des anciens combattants, résistants et déportés. L'ancien P.G., officier, a déclaré entre autres aux élèves :

« Je dois dire que je n'ai pas eu à souffrir comme les hommes de troupe, mais toutefois la vie au camp était dure et je n'avais pas de pires ennemis que les puces dans mon sac de couchage ».

La captivité et les puces, quelle dérision ! Honnête dans la forme, quel effet un propos si léger aura-t-il laissé à ses auditeurs ? On est en droit de s'interroger et de protester, fût-ce en vain pour... l'histoire.

CONCLUSION

Ces témoignages assez peu contrastés font ressortir la déception, l'amertume et une certaine colère que j'essaierai de résumer.

De la déception, parce que ce film, le premier depuis notre retour, n'a pas été le reflet fidèle de la captivité de l'immense majorité des prisonniers : qu'on se reporte aux chiffres cités plus haut : 90-95 % de gars en kommandos, le reste dans les camps. Les « à-côtés » de toute nature de vie au stalag et à l'oflag y prenaient la place de l'essentiel. Et la subjectivité des réalisateurs, conseiller et de quelques témoins y fut par trop excessive.

De l'amertume, parce que l'incompréhension dont nous sommes l'objet persiste contre toute justice. « Années de feu et de cendres, années de honte et de gloires entrecroisées, synonymes pour les uns de sacrifices, de larmes et de sang, pour les autres de lâche soulagement et d'égoïsme recroquevillé, les années 1939-1945 continuent de hanter, tantôt ouvertement, tantôt insidieusement, la conscience des Français ».

De la colère, car les anciens combattants de 39-40 ont le sentiment diffus d'être tenus pour les

premiers responsables de tout ce qui suivit l'armistice, alors qu'ils en furent les premières victimes. Un ami m'écrivait récemment : « Les P.G. ? des emmerdeurs ! On a voulu les accaparer, ça n'a pas marché, alors on a fait le silence sur eux ». Et un autre : « Les P.G. ? ils se sont tirés comme des lapins / ils ont perdu la guerre / ils n'avaient qu'à pas se faire prendre », etc, etc., mille clichés de la même veine, tenaces, persistent et font l'opinion d'une grande partie de la « France profonde ». Le film de la télévision était une bonne occasion d'argumenter pour convaincre enfin. Ses réalisateurs n'ont pas su ou n'ont pas voulu lever ce préalable. Dès lors, la captivité ne pouvait être comprise. Lorsque tous les acteurs du drame auront disparu, alors peut-être...

La solidarité reste donc notre force et la fraternité des camps notre raison d'être ensemble. Présents au monde, nous continuerons à défendre l'homme, la liberté et la paix, trois biens encore plus menacés aujourd'hui qu'au temps de notre engagement. « Les acteurs changent sur la scène, les passions ne changent pas : l'histoire entière n'offre que les rotations d'un même cercle de calamités et d'erreurs... » (Volney).

J. T.

VICTOR HUGO, encore

Dans notre première « prestation » — Le Lien n° 1 —, j'avais fait allusion à certaine conférence, Université-P.G., donnée en 1942 à l'hôpital du VB par un de nos amis. J'ai reçu par la poste... le texte de cette conférence retrouvée — preuve de sa valeur littéraire. J'ai lu ce texte en entier, avec intérêt, et je suis heureux de pouvoir vous en offrir la péroraison : la mort et les obsèques du poète à Paris, il y a juste cent ans.

« ...Le 11 mai 1885, Juliette s'est éteinte. Avec elle a disparu la joie de sa jeunesse, l'admirable compagne des mauvais jours, la confidente de sa jeunesse. Il vieillit, mais « comme le soleil se couche un beau soir d'été ». Son petit-fils ravi écoute ses conseils, ses suprêmes recommandations : « l'amour, cherche l'amour ! L'amour rend l'homme meilleur quand l'homme est bon... Donne de la joie et prends-en, en aimant tant que tu le pourras... Il faut aimer, mon fils, aimer bien toute la vie ! »

« Le 22 mai 1885, jour de la sainte Julie, ce jour où durant cinquante ans, il a fêté sa chère Juliette, la mort enfin le prend. Les derniers mots qu'il a tracés parlent d'amour : « Aimer, c'est agir ! »

« Jusse voulu pour M. de Châteaubriand des funérailles royales, écrivait Victor Hugo au lendemain des obsèques de « René » : Notre-Dame, le manteau de pair, l'habit de l'Institut, l'épée du gentilhomme émigré, le collier de l'Ordre, la Toison d'Or, tous les corps présents, la moitié de la garnison sur pied, les tambours drapés, le canon de cinq en cinq minutes — ou le corbillard du pauvre ».

« Le 2 août 1883, Victor Hugo a choisi. Il a confié à Auguste Vacquerie ses volontés testamentaires :

« Je renonce à l'oraison de toutes les églises, Je donne cinquante mille francs aux pauvres, Je désire être porté au cimetière dans leur corbillard ».

« Il n'ira pas au cimetière rêver « sur la haute colline », l'Arc de Triomphe sera sa chapelle ardente, Paris, la France, le monde entier vont porter sa cendre sublime au Panthéon. Le dimanche 31 mai, dans l'aurore éblouissante, devant le 130 avenue

d'Eylau, un corbillard attend, le corbillard des pauvres. Sur le drap noir, deux palmes... Au loin à l'infini des chars de fleurs. Là-bas, sous l'arche triomphale, le sergent Hoff, gardien du monument, accueille « l'hôte des six-cent-cinquante-deux généraux de l'Empire ». Devant l'immense catafalque que gardent les bataillons scolaires, devant tout ce crêpe immense qui voile et baillonne « la Marseillaise », devant cette flamme qui pour la première fois s'allume sous l'arche triomphale, PARIS se découvre. A la nuit close, tout un peuple défile devant le cercueil. Qui oserait peindre après le grand témoins, après Maurice Barrès, cette nuit fameuse, élévation de ce long office des morts :

« Les flammes vertes des lampadaires désolent de leurs blafardes le portique impérial et se multiplient aux cuirasses des cavaliers porteurs de torches qui maintiennent la foule. Les flots, par remous immenses, depuis la place de la Concorde, viennent battre sur les chevaux épouvantés, jusqu'à deux-cents mètres du catafalque et délirent d'admiration d'avoir fait un Dieu. Des adorateurs sont écrasés au pied de l'idole. On sait qu'à ce cadavre douze hommes jeunes ont été donnés, poètes et fanatiques, pour l'honorer et le servir : Jean Aicard, Paul Arène, Victor d'Auriac, Emile Blémont, Georges Courteline, Rodolphe d'Arzens, Léon Dierx, Edmond Haraucourt, Jacques Madeleine, Tancred Marcel, Catulle Mendès, Armand Silvestre veillent dans un vent terrible qui leur apporte Quasimodo, Hernani, Ruy Blas, les Burgraves, Monseigneur Myriel, Fantine et le cher Gavroche et des milliers de vers bruisants, et des mots surtout, des mots, des mots ! car le voilà son titre, sa force, c'est d'être le maître des mots français ».

« Le lendemain vers midi, quand gronde le canon, le cortège interminable s'achemine de l'Etoile vers le Panthéon. Place de la Concorde, toutes les statues des villes françaises sont voilées de crêpe. Prodigeux défilé qui s'éternise comme la gloire du dieu Hugo. Lorsque, à deux heures, le corbillard des pauvres atteint le Panthéon, nombreuses sont les délégations qui n'ont pas encore quitté la place de l'Etoile. La France est là mais aussi l'Univers, qui glorifient l'apôtre des misérables, « le grand amnistieur », comme l'a surnommé Henri Rochefort.

« Maintenant, pour jamais, Victor Hugo repose au Panthéon. Ainsi se termine cette vie prodigieuse, cette cruelle et magnifique vie d'un homme et d'un poète, ce roman du siècle formidable que dominent deux grandes figures populaires : Napoléon et Victor Hugo ».

(Waldhotel - Stalag VB).

Tant pis, levons le voile qui recouvre le nom de l'auteur d'une relation aussi remarquable — l'entier de la conférence représente treize pages recto-verso, d'une écriture fine et serrée —, il s'agit, d'aucuns l'auront peut-être deviné, de... Henri PERRON.

Oui, mon cher ami, comme tu l'écris si bien : « il fallait n'avoir rien à f... dans mon « magasin » pour me lancer dans une telle aventure ! ». Exactement, mais « l'aventure », en dépit des conditions du moment, a dû enchanter tes auditeurs. Et je suis persuadé que la voix de PATIN, déclamant des poèmes entre tes lignes, aura illustré à merveille une entreprise digne de l'Université des Annales ou de la salle Pleyel.

(J. T.)

— ★ —

SAISON DES SEMAILLES. LE SOIR

C'est le moment crépusculaire.
J'admire, assis sous un portail,
Ce reste de jour dont s'éclaire
La dernière heure du travail.

Dans les terres, de nuit baignées,
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours.
On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main, et recommence,
Et je médite, obscur témoin,

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

Robert SCHNEIDER, notre ami belge, ancien P.G. du Kommando 19009 à Buch, près d'Ulm, nous a fait tenir par l'intermédiaire de Lucien VIALARD dans un premier temps, et directement ensuite, ses souvenirs de libération en 1945.

Les lecteurs apprécieront à sa juste valeur, qui est grande, l'art de conter de notre ami d'outre-Quévrain. (J. T.)

LA LIBÉRATION DU KOMMANDO DE BUCH (à 40 kms d'ULM)

Extrait des souvenirs de Robert SCHNEIDER intitulé : « NOTRE VILLA EN WURTEMBERG »

En juin 1940, vingt prisonniers belges prennent possession, à contre-cœur, de la demeure qui sera la leur durant cinq longues années. Certes, ils n'étaient pas seuls. C'eût été trop beau. Deux chleus, revendeurs de la guerre 14-18, les y accompagnaient.

Un mois plus tard, vingt prisonniers français vinrent les rejoindre.

Vous faisant grâce de leurs aventures précédentes — cinq années se sont écoulées — je tiens à vous faire le récit de ce qui leur advint du jour où la délivrance pointa à l'horizon.

LES PRISONNIERS ET LA VOLKSTURM

Début avril 1945, nous fûmes réquisitionnés par les autorités compétentes et toutes puissantes pour travailler avec la Volksturm ou armée du peuple. C'était, pour ainsi dire, l'armée du désespoir ou du dernier barré !

Chaque fermier, possédant une main-d'œuvre à son marché, était prié, par les nazis, de fournir au minimum un homme afin d'aider la Volksturm à abattre une certaine quantité de sapins dans la forêt toute proche. C'est ainsi que je me retrouvai un matin au

milieu d'un bois avec le gros René, Lowe, le russe, mon patron, Herr Radi, ayant dû procurer, vu l'importance de son exploitation, deux de ses employés. Nous y avions rejoints, Marcel Brossier (prisonnier français) quelques autres étrangers, ainsi que des allemands, parmi lesquels se trouvaient les braves messieurs Ruf (chez qui j'allais écouter le soir la radio anglaise) et Schlegel. Tout ce groupe était dirigé et surveillé par un des chefs nazis du village.

Munis chacun d'une hache, nous abattions les sapins que nous élaguions ensuite avant d'en charger les troncs dénudés dans un chariot.

Le bavardage entre nous allait bon train : Schlegel se complaisait dans nos parages, car il pouvait cracher à l'aise tout son venin et parler à loisir de l'avance des troupes alliées qu'il attendait avec autant d'impatience que nous. Au point de vue boulot, nous en faisions le moins possible, car, à partir de cet instant, nous étions certains que chaque minute perdue comptait et allait à l'avantage de nos libérateurs.

Le chef nazi et deux ou trois allemands du style « mouchard » s'étaient, au cours de notre travail, donnés rendez-vous afin de nous espionner et cela ne nous plaisait guère parce que, dès leur apparition, nous étions condamnés au silence.



Le gros René eut une idée géniale !
— Attendez, dit-il, ça va barder !

Empoignant avec rage sa hache (il était boucher de son métier), il choisit un sapin, un rien plus gros que les autres, et avec une vigueur brusquement déçue, se mit à l'entailler à coups redoublés. On eût dit qu'il avait été bûcheron toute sa vie. Les larges copeaux volaient à plusieurs mètres à la ronde. Habitué qu'il était à occire les porcs, le résineux ne fit pas long feu.

Il ne resta bientôt que quelques coups à donner. Il se reposa un court instant, le fer de la hache encore chaud entre ses souliers, épongea d'un revers de manche la sueur qui perlait à son front, le temps de voir si les indésirables étaient sur la trajectoire qu'il avait choisie. Ayant constaté que tout allait se dérouler selon le plan qu'il avait mûrement échafaudé, il asséna à l'arbre les trois ou quatre derniers coups nécessaires et au moment précis où le sapin commençait à vaciller, en craquant sur sa base, il lança un tonitruant : « Achtung ! »

La suite, je vous la laisse deviner : les quelques chleus qui se trouvaient sur le trajet prévu levèrent

(Suite page 4).

Sous l'Ormeau (suite)

la tête, alertés par le craquement sinistre qui s'emplifiait, virent arriver sur eux le mastodonte menaçant et détalèrent latéralement de droite et de gauche à la vitesse grand V. Les longues branches vinrent leur caresser délicatement le bout des fesses et nous eûmes enfin la paix.

Ils s'éloignèrent de nous définitivement jugeant notre compagnie par trop dangereuse. Notre travail s'en trouva considérablement ralenti et le bavardage reprit ses droits. Pendant ce temps, notre ami Marcel quittait la forêt avec un chargement de troncs, mais lui aussi avait son plan. Le seul sentier praticable était boueux et sillonné d'ornières plus ou moins profondes. Le conducteur s'arrangea tant et si bien qu'une des roues avant de son chariot s'enlisa jusqu'au moyeu dans un trou rempli d'eau. Evidemment, le contenu bascula dans le fossé et il fallut une paire d'heures pour débayer les lieux, sortir le chariot de sa fâcheuse posture et recommencer quelques mètres plus loin son chargement.

Comme ce chemin constituait la seule issue possible pour gagner le village, les convois suivants se trouvaient eux aussi bloqués au même endroit. Le chef nazi fulminait, vociférait, pestait, hurlait, jurait, allait de l'un à l'autre, donnait des ordres sans arrêt et écumait de rage. Une fois extraite de l'ornière, la voiture de Marcel et celles qui suivaient purent être acheminées au-dessus du village sur la grand-route menant à Oberkirchberg ainsi que vers un petit chemin communal montant au-delà de la laiterie et rejoignant la chaussée principale au sommet de la crête.

Les troncs de sapins devaient servir à dresser à ces deux endroits précis, une barrière anti-chars que les allemands, dans leur naïveté, croyaient infranchissable.

Aux environs du 18 avril, nous étions occupés à l'érection de l'un de ces obstacles sur le chemin de la laiterie. Il fallait planter de chaque côté de la route deux troncs d'arbre d'environ cinquante centimètres de diamètre à une distance d'un mètre. Ensuite, au moment opportun, il suffirait de barrer la route en entassant les troncs plus longs entre ceux que l'on avait plantés verticalement.

Au cours de ce travail, nous eûmes l'occasion d'assister à un combat aérien mémorable. Six chasseurs, arborant la cocarde bleu-blanc-rouge de la R.A.F., firent leur apparition dans le ciel à très faible altitude, tandis qu'à l'opposé, au ras des campagnes, s'amènèrent trois chasseurs allemands. Nous nous trouvions sur la butte, presque au sommet de la côte et un talus assez raide s'élevait de chaque côté. A l'apparition des deux formations adverses, nous escaladâmes le raidillon et couchés à plat ventre à son sommet, nous occupâmes une loge de choix. Dès que les aviateurs alliés eurent aperçu les appareils allemands, ils descendirent sur eux en piqué et les neuf chasseurs en présence entamèrent un carrousel au niveau des champs que nous apercevions en contrebas.

On eut dit qu'ils jouaient à saute-mouton, se moquant des arbres bordant les chemins de campagne. Les mitrailleuses crépitaient de part et d'autre; les avions se cabraient, montaient tour à tour droit vers le soleil afin d'aveugler l'adversaire, viraient brusquement et plongeaient à nouveau vers le sol à une vitesse vertigineuse et dans un sifflement qui semblait déchirer l'espace. Soudain, un des appareils allemands monta en tournoyant et très haut dans le ciel, ralentit jusqu'à l'arrêt complet, puis, lentement, il bascula sur une aile et piqua vers la campagne où il s'écrasa dans une immense gerbe de flammes, tandis qu'un parachute blanc s'ouvrait ramenant à terre le pilote vaincu. Nous avions une envie folle d'applaudir. Un second « zinc » passa à cinquante mètres de nous, touché également, laissant dans son sillage une longue traînée de fumée noire. Le troisième, indemne, le suivit bientôt et fila à sa suite à toute allure, abandonnant un combat devenu inégal et inutile.

Les six chasseurs alliés firent une ronde d'honneur et repartirent vers l'ouest en rasant les toits des maisons. Vers midi, nous redescendîmes vers nos fermes respectives avec la certitude de l'inutilité du barrage que nous venions de mettre en place. Les chars des armées libératrices le contourneraient certainement et passeraient aisément au travers des campagnes. Sur la grand-route également, une autre équipe avait installé le deuxième obstacle entre un talus et la forêt.

C'est le soir de ce même jour, que je vis arriver dans la cours de la ferme Radi (où je travaillais), notre brave gardien polonais (enrôlé de force dans la Wehrmacht). Me faisant un signe discret, je m'approchai de lui et se penchant vers moi, il me glissa à l'oreille :

- Druetz s'est évadé!
- Qui?
- Oui! répéta-t-il, Druetz s'est évadé!

Je trouvai cette nouvelle inimaginable. Comment? Les troupes alliées approchaient et mon copain bruxellois choisissait ce moment pour filer et risquer mille fois la mort en essayant de rejoindre la ligne du front. Le gardien faisait des yeux ronds et paraissait aussi ébahé que moi.

— Je suis obligé, ajouta le polonais, de signaler son évadement à mes chefs. Mais comme il est parti hier matin, je lui ai laissé suffisamment de temps pour réussir son entreprise. Il est loin maintenant, ajouta-t-il en riant et si on le recherche, ce sera dans la région et peut-être est-il déjà libre.

Mon ami Jean n'était pas encore libéré, je devais l'apprendre plus tard. Il se trouvait dans la zone de feu, regrettait amèrement la décision qu'il avait prise et tombé aux mains des troupes alliées, après bien des aventures, il rentra en Belgique quatre jours après moi.

Combien de prisonniers, ivres de liberté, avaient avant lui traversé toute l'Allemagne, marchant de nuit, dormant de jour dans les forêts ou dans les champs de blé, pour échouer lamentablement et se faire « piquer » par les chiens et les gardes-frontières au moment où ils s'efforçaient de franchir les derniers cent mètres qui les séparaient encore de la liberté! Ces échecs se soldaient la plupart du temps par un stage plus ou moins prolongé dans un camp disciplinaire où la vie était infernale. Le nom de l'un d'eux, Rawaruska, fut cinq années durant sur toutes les lèvres.

Si notre existence en captivité était très pénible à tous les points de vue, fréquemment nous nous défoulions d'une façon ou d'une autre, même lorsqu'il s'agissait de cas que l'on aurait pu, à première vue, qualifier de sérieux.

Alex Maurage, un ami belge, rentra un soir au kommando le moral complètement à zéro.

— J'en ai ma claque! lança-t-il à qui voulait l'entendre, je vais m'évader!

Marcel Ganne, dont le moral n'était guère meilleur et qui était au surplus un des gueulards de la bande, se leva d'un bond, comme mû par un ressort et lui rétorqua sur le champ :

— Alex! Je pars avec toi!

Bébert, un Lillois bon teint, s'empressa, selon son habitude, de jeter de l'huile sur le feu :

— Vous avez raison! Si je n'étais pas si bien dans ma tôle, je n'hésiterais pas un seul instant et je me joindrais à vous.

Les jours suivants, on vit alors Marcel et Alex penchés sur les cartes, échafauder des plans minutieux et déterminer finalement la date de leur départ.

Chaque jour, Bébert pénétrait au crépuscule dans la chambrée en lançant bien haut :

— Alors les gars! Ça va? C'est du 12 ou du 10 ou du 8 au jus demain matin!

Puis, quelques jours plus tard :

— Alors les gars! C'est pour demain soir la grande sortie? Vous avez de la chance, le temps est au beau fixe, pas de lune et d'ici deux ou trois jours vous serez en France. Tas de veinards!

— C'est foutu Bébert! lança un Alex un rien refroidi.

— Comment, c'est foutu? Vous vous dégonflez? Je n'aurais jamais pensé ça de vous et surtout pas de toi, Alex!

Et Alex, vexé, partit comme une flèche dans une tortueuse explication :

— On avait tout si bien préparé! C'était dans la poche, mais j'ai appris aujourd'hui que dans la boucle de Schaffouse où nous avions prévu notre passage, les allemands ont amené plusieurs unités en renfort et une quantité de chiens pour surveiller la frontière. Alors tu peux te rendre compte, Bébert, que ce n'est plus possible.

Et tandis que tous les habitants du kommando souriaient malicieusement, Alex et surtout Marcel poussèrent un profond soupir, non de désespoir, mais plutôt de soulagement, car de véritable évasion, entre eux, il n'en n'avait jamais été question qu'en rêve.

A cette époque proche de la libération, nous eûmes la quasi certitude que les quelques marks en bons de camp qui traînaient encore au fond de nos poches n'auraient bientôt plus la moindre valeur. Une quinzaine de joueurs, la presque totalité des occupants du kommando, se réunissait le dimanche soir autour d'une table pour organiser une banque russe. Cela nous passionnait tellement, que les soirées se prolongeaient jusque bien tôt dans les petites heures. Les perdants empruntaient aux gagnants, de sorte que finalement, chacun se retrouvait gros Jean comme devant, après avoir perdu ou gagné l'instant d'avant des centaines de marks.

En rentrant en Belgique, il me restait exactement deux bons de camp d'un mark chacun que, dans l'euphorie du retour, je finis par déchirer une semaine avant d'apprendre que les billets en question étaient remboursables par 12,50 F belges. Heureusement, ce n'était pas une fortune.

Evacuons la WEHRMACHT

Le 21 avril 1945, au moment précis où mon patron apparut à la porte de notre chambre pour voir si nous étions tous au poste, une compagnie de soldats allemands défilait sur la grand-route. Nous distinguions distinctement le martellement de leurs lourdes bottes sur l'asphalte. Marcel Brossier ne put s'empêcher de lancer à l'adresse de mon tôle :

— Horen sie! Soldaten marchieren! (Ecoutez! Les soldats marchent!) C'était le slogan que nous avions pu lire sur des affiches à l'époque où le III^e Reich remportait ses plus éclatantes victoires).

Soldaten marchieren! Et en effet, ils marchaient, mais dans le sens inverse aux aiguilles d'une montre hitlérienne. Cela n'allait plus d'est en ouest, mais bien d'ouest en est et à un rythme accéléré. Herr Radi se contenta de hausser les épaules et disparut sans émettre le moindre commentaire. L'eut-il fait, la réplique, on le sentait eut été dinglante et immédiate. Prudent, il s'en abstint.

Le lendemain, retour des champs, je fus assez surpris de voir la cour de la ferme investie par des soldats vert-de-gris. Ils campaient partout, au bord de la route, le long et à l'intérieur des granges, assis à même l'abreuvoir; certains s'y rafraîchissaient ou pansaient leurs blessures récentes; l'ennemi pour eux n'était plus loin. Comme je me rendais au repas du soir, mon patron me demanda si je voulais bien accepter de me rendre à Elchingen, localité éloignée de quinze kilomètres, avec une carriole pour y transporter les équipements des militaires. Dans la victoire, comme dans la défaite, les feldgrau ne portaient que rarement leur barda, mais si, à leur arrivée en 1940, leurs équipements se trouvaient à bord de camions, ils prenaient place, cinq années plus tard, dans de vulgaires charettes de paysans. Heureux de voir déguerpir les combattants d'Hitler, et de plus, curieux de nature, j'acquiesçai à la proposition de mon patron. Celui-ci m'accorda pour ce petit voyage, le plus vieux des chevaux de la ferme. Il devait se dire dans sa petite tête d'allemand :

— Si mon prisonnier ne revient pas, je perds également un cheval. En sacrifiant le plus caduc, la perte sera supportable!

A 19 heures, je me mis en route. J'étais bravement et nonchalamment assis sur le siège, tandis que la troupe d'une centaine d'hommes, commandée par un feldwebel aussi hargneux qu'un roquet, suivait à pied. Lamentable armée allemande!

Elle ressemblait trait pour trait à la nôtre cinquantehuit mois plus tôt. Elle traînait lamentablement ses dizaines de godillots sur la chaussée et contrairement à leur habitude, les guignols qui la composaient ne

chantaient plus leur solennel : Heili! Heilo! Heila! nous connaissions par cœur.

Depuis quelques jours, c'était vraiment le printemps. Il avait soudain éclaté triomphalement dans les prés, dans les vergers, dans les bois, le long des rivières, le ciel était d'un bleu d'une douceur infinie et l'air était embaumé du parfum des premières fleurs. C'était pour la première fois aussi mon vrai printemps, celui qui m'apportait une brise de liberté.

Ma vieille bourrique n'avancait pas très vite sur son âge canonique. Selon son habitude, la tête basse, le museau à trente ou quarante centimètres du sol, elle semblait dormir en marchant. Son allure de sénateur était loin de me déplaire; il faisait si doux et je profitais pour me reposer des fatigues de la journée. Comme ma jument, je respirais profondément et calmement les effluves printaniers. Après environ un kilomètre de promenade, je vis le feldwebel dépasser mon chariot par la gauche et arrivant à ma hauteur, il me lança :

— Etwas schneller bitte! (Un peu plus vite s'il vous plaît).

Son injonction, bien que ferme, demeurait cependant polie.

Lui montrant du doigt le cheval qui semblait renfermer le sol qu'il allait fouler, je lui rétorquai simplement :

— Sehr alt! (Très vieux!)

Il pencha la tête lui aussi vers le sol, contempla un instant la pauvre bête qui n'avait pas relevé le museau pour autant, ni accéléré en rien son allure, se laissa nouveau dépasser par la carriole après un soupir profond et significatif, retourna à la tête de ses hommes et n'intervint plus durant le reste du voyage.

La nuit tomba lentement et la route me parut très longue. Nous avions dépassé depuis longtemps Oberkirchberg, ainsi que la forêt qui faisait suite à ce village et je me trouvais soudain en pays totalement inconnu de moi.

Un peu partout, nous rencontrâmes d'autres troupes campant ici et là, dans les bois, dans les prairies ou dans les cours des fermes, lorsque nous traversâmes une bourgade. Un frisson me parcourut le corps; je le mis sur le compte de la fraîcheur nocturne; je descendis de mon siège et décidai de marcher un peu afin de me réchauffer; rien n'y fit.

Le froid qui m'envahissait était celui qui pénètre l'humain quand il a la trouille! Soudain, comme pour confirmer mes craintes, au détour de la route, j'aperçus au loin, à une distance difficile à évaluer, mais que j'estimai cependant à trois ou quatre kilomètres, quelques maisons qui étaient la proie des flammes. J'en traînaient dans le village d'Elchingen.

Le feldwebel me dirigea au centre de la place où il me fit stopper. Il régnait à cet endroit une agitation fébrile. Je me rendis compte que ma tenue kaki jetait une note fautive et insolite au milieu de ce magma formé par ces uniformes souris. Un officier s'approcha de notre groupe; le feldwebel claqua des talons et salua le gradé d'un « Heil Hitler! » répercuté par les façades qui nous entouraient; ce salut parut déplaire à celui à qui il s'adressait. L'officier répondit simplement en portant négligemment la main à la casquette et donna l'ordre de décharger au plus tôt mon véhicule, ce que les soldats firent immédiatement. Tandis qu'ils s'affairaient à cette besogne, le herr Hauptmann s'approcha de moi et en un français assez correct me demanda :

— Prisonnier français?

— Non, dis-je, prisonnier belge!

— Je vous remercie d'être venu jusqu'ici avec cette compagnie, continua-t-il. Pour vous, la guerre est finie, tandis que pour moi!

Il se retourna vers les incendies qui barraient l'horizon, se hissa sur la pointe des pieds et ajouta :

— Moi, je vais bientôt prendre votre place! Allez! Sauvez-vous vite, rentrez dans votre village et brûlez la chance; les américains, vos amis, sont là-bas où vous voyez brûler ces habitations.

Durant trente secondes, tous deux, en silence, nous regardâmes les lueurs d'incendies, puis, le saluant poliment et prenant ma vieille brave Flora par la bride, je fis demi-tour au milieu des troupes allemandes rassemblées en un dernier carré et repris le chemin d'Oberkirchberg.

Je mis moins de temps pour le retour : la charrette était délestée et Flora sentait et l'avoine et l'écurie. De mon côté, j'étais comblé : j'avais aperçu la ligne du front; nous allions donc connaître prochainement les heures exaltantes de la libération. Malgré cette heureuse perspective, tout au long des kilomètres que je devais à présent parcourir en sens inverse, je n'étais pas devenu plus fier. Je croisais quasi sans cesse de longues théories de soldats en traite mêlées à d'immenses colonnes de prisonniers et de déportés de toutes nationalités qui évacuaient probablement la ville d'Ulster.

En traversant une épaisse forêt où, par un hasard exprès, je me trouvais absolument seul, je remarquai camouflés sous les branches des sombres sapins, des tanks du type « Tigre » et au pied de ceux-ci, les mitrailleurs qui les servaient et qui arboraient les insignes des S.S. Ils me regardèrent passer avec une certaine curiosité, mais me laissèrent pourtant poursuivre mon chemin. Mon cœur battait à tout rompre et je poussais un profond soupir de soulagement lorsque je me trouvais hors de leur vue. Machinalement, je me retournai que j'eus atteint la fin du bois et me mis à siffler de joie, en me rendant compte que j'étais seul sur la route.

Je croisai à nouveau d'autres groupes et cette fois anonyme, qui allait lentement vers son destin, rassura.

Lorsqu'enfin, j'atteignis le sommet de la côte d'Oberkirchberg, j'éprouvai une sensation de bien-être incomparable; j'étais au bout de mes peines. Je me trouvais en pays connu. Je pénétrais dans la cour de la ferme; il était trois heures du matin. Je détalai ma bonne et fidèle Flora, la reconduisis dans le box où elle était assignée, la rétribuai d'une copieuse ration d'avoine et à mon tour regagnai ma chambre où mes amis, inquiets de ne pas me voir rentrer, veillaient en jouant aux cartes. Je leur narrai mon escapade et leur mis au courant de ce que j'avais vu à Elchingen au cours de la nuit. Nous nous endormîmes tous en nous disant : « Peut-être demain connaîtrons-nous le dernier jour de notre calvaire ».

(A suivre).

Robert SCHNEIDER.

Kdo 19009.

CEUX DU WALDHO

Bien qu'ayant abandonné mes fonctions de responsable du Lien pour les transmettre à l'ami TERRAU-BELLA dont vous appréciez tous la haute compétence et le véritable talent de journaliste, je n'ai pas quitté mon poste de responsable de la rubrique des « Anciens du Waldho ». J'ai trop de souvenirs communs avec mes anciens camarades de l'hôtel du Waldho pour les oublier. Quand le destin m'apporte une mauvaise nouvelle je suis très affligé. Quand un ami nous quitte c'est, pour moi un frère qui s'en va. Celui-là nous a abandonnés mais il restera toujours dans notre souvenir. Les gars du Waldho ne sont pas ingrats : ils ont le culte de l'amitié. Ils participent tous aux peines et aux joies de notre grande famille.

Aussi c'est avec joie que les Anciens du Waldho ont appris d'apprendre qu'un de leurs vient d'être honoré d'une haute distinction : Bernard JEANGES, dit le Grand Bernard, vient d'être fait Chevalier de la Légion d'Honneur à titre militaire.

Tous ceux qui sont passés au Waldho ont connu ce grand chef cuisinier (plus d'un mètre quatre-vingt-dix !) qui leur préparait des repas acceptables avec des ingrédients que les Allemands lui donnaient. Et vraiment il fallait être un cuisinier-expert pour transformer en soupes mangeables ce que les géoliers apportaient à la cuisine. Avec lui travaillait une équipe de cuistots extraordinaires. Quand on pense qu'ils s'appelaient : Batus, la Riflette, Poulet, Milo, Rouillon, Marchal, Dupuis, et Cie, on peut croire que sous la houlette du « Grand » le travail n'était point triste. Et quels services ont rendu tous ces braves copains ! Le grand rideau rouge du théâtre était leur œuvre. J'avais dérobé une paire de draps au Magazin Wolfarth (pardon Walter !) et nos braves cuisiniers ont passé toute une nuit blanche pour teindre en rouge ces deux morceaux de toile. Ils auraient pu se faire prendre par une ronde... et payer très cher leur travail nocturne, en plus du sabotage du matériel hospitalier. Tout se passa bien... et nous possédâmes le plus luxueux rideau de théâtre du Stalag IVB... Un jour, si mes souvenirs ne me trompent pas, je crois que c'est fin 1942, je ne vis plus le grand à la cuisine et j'en parlai à mon patron qui connaissait bien Bernard :

— Comment, me dit Walter, tu ne sais pas qu'il est gravement malade !

— Malade ?... et de quoi ?

— Tuberculose ! me répondit-il d'un ton sépulcral.

J'étais stupéfait. Ce n'était pas possible. Quoi ! Le Grand Bernard tuberculeux ? Ce géant qui déplaçait son quintal ! tuberculeux ? C'était la plus énorme plaisanterie que j'avais entendue de ma vie. Le labo était passé par là !

Et en effet le Grand Bernard fut du premier départ des D. U. (c'est-à-dire des grands malades inaptes au travail) et il rejoignit ses Vosges où il avait du beau travail à faire.

Dès son arrivée à La Bresse où l'attendait avec impatience que l'on devine sa femme, la douce et tendre Jeanne, il reprit la direction de son « Auberge des Vieux Moulins » en même temps qu'il prenait contact avec la Résistance. D'autres plus qualifiés que moi vous diront le travail effectué par le groupe du Lieutenant Bernard de 1943 à 1945. Dans la grande salle de restaurant des Vieux Moulins un diplôme encadré attestait aux visiteurs l'héroïque conduite du Maître de Maison.

Il a fallu quarante ans pour qu'il reçoive enfin l'hommage de la Nation ! Il a fallu qu'un Bressaud devienne ministre pour que cette injustice soit réparée. Bien tard hélas ! car la bonne « Tante Jeanne » n'a pu voir étinceler sur la poitrine de son Bernard cette belle Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur.

Au nom de tous les « Anciens du Waldho » je viens, mon Grand, te féliciter et te prier de croire que nous sommes tous heureux et satisfaits de la distinction tant méritée qui t'a été accordée. Comme on le fait lors de la remise de cette décoration, nous t'embrassons de toute notre amitié.

Je tiens à remercier tous ceux qui m'ont adressé de bien belles lettres pour la cessation de mon activité d'ancien P. G. Il me semble que maintenant je prends un vrai repos mérité par mon travail professionnel.

Merci aux amis René SCHROEDER, président des Anciens d'Ulm et Lucien VIALARD, le « manager » des Anciens d'Ulm, ces deux fidèles supporters de l'Amicale, et tous les Anciens d'Ulm qui m'ont adressé lors de leur joyeux périple en Espagne une jolie carte de remerciement. Ma femme et moi fûmes très touchés de leur gentil message.

A l'ami Paul DUCLOUX, dont TERRAU-BELLA a su parler avec le talent que l'on sait de son beau livre « Sombres années », je souhaite tout le succès que je puis lui souhaiter. Son ouvrage qui m'a fait passer de bien belles heures.

Henri PERRON.

GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

Anjou blanc sec Anjou Gamay
Coteaux de l'Aubance Anjou Rouge
Rosé de Loire Méthode
Cabernet d'Anjou Champenoise

Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT

Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix



Reprenons nos bonnes habitudes. Les vacances étant terminées et en souhaitant que le prochain hiver ne soit pas trop rigoureux et que vous tous, mes bons amis, vous conserverez une bonne santé, malgré les ans.

Si mes souvenirs sont exacts, nous en étions restés au mois de juin, alors je continue sur ma lancée.

A ce moment, nos amis DROUOT de retour d'un court séjour chez une de leurs filles à Niort se sont arrêtés pour quelques instants à Poitiers, juste le temps de mettre dans le coffre de la R 18 nos propres valises et en route pour la Haute-Marne. Inutile de vous dire que nous avons Mme MARTIN et moi passé un excellent séjour chez nos amis, avec balades à Vittel, Contrex, Bourbonne-les-Bains et autres... Parmi ces dernières il y en a une que je ne peux manquer d'oublier : Vous vous souvenez que par l'intermédiaire du Lien, notre ami ESNARD, de Biernes, petit pays de quelques dizaines d'habitants, situé à l'ombre de l'immense croix de lorraine du Général de Gaulle, donc du côté de Colombey-les-Deux-Eglises, avait lancé l'appel suivant : « Si nos amis MARTIN descendent l'été prochain à Poulangy, je les invite à déjeuner tous les quatre ».

Bien entendu nous nous sommes souvenus de cette aimable invitation et, un samedi, en route pour Biernes. Un déjeuner fort appétissant, arrosé de vins divers de la récolte à ESNARD et à VILLEQUIN dont un champagne -- mais oui les amis -- de leur fabrication ! Retour sans incident, l'ami Maurice ayant très facilement dissipé les « bulles » du vin de champagne.

Très belle famille de nos amis ESNARD et VOILLEQUIN — le déjeuner ayant eu lieu chez une fille à

ESNARD mariée à un fils à VOILLEQUIN, qu'ils en soient très vivement remerciés — familles très unies, lesquelles composent la quasi totalité des habitants de ce petit pays dont nous avons pu faire la connaissance au cours de notre court séjour. A toute cette grande et belle famille, à nos amis ESNARD et VOILLEQUIN un très grand merci, et pourquoi pas à l'an prochain ?

Reçu un coup de fil de Suzanne BRESSON dont la santé se maintient et qui n'oublie pas les copains de son cher Maurice. Merci de vous souvenir, comme nous, nous n'oublions pas notre ami.

Sensible au geste de nos amis JOUILLEROT, lesquels m'ont adressé une carte du Jura, en souvenir de leur promenade à Dole. Un grand merci à tous les deux.

Relevé dans Le Lien de juin, les quelques lignes trouvées dans le courrier de notre grand ami René BASSINDALE s'adressant à tous ceux du 604 ainsi qu'à votre serviteur. Merci ami, mais je serais si heureux de te revoir, avec Mme, au prochain rassemblement des stalags en mars prochain à Vincennes, non ?

Et puis, par l'intermédiaire de Yolande DROUOT, toujours fidèle secrétaire de son vénérable (et vénéré) époux, de meilleures nouvelles de ce dernier très occupé avec son jardin et ses quatre poules... Merci de ne pas avoir laissé notre lettre trop longtemps dans un très joli « pense-bête » accroché pendant notre séjour dans un certain petit coin de la cuisine !

Au milieu de juillet, par une température idéale pour les vacanciers, une gentille carte émanant de nos amis ENCELOT en balade dans le Loir-et-Cher. Bien entendu ils ont fait escale chez FRUGIER, lesquels tous ensemble n'ont pas manqué de rendre visite à Suzanne BRESSON. Bravo à tous !

Pour faire suite aux quelques lignes ci-dessus, un coup de fil de nos amis FRUGIER toujours fidèles aux amis. En bonne forme tous les deux, nous les attendons en septembre à Poitiers pour quelques jours, d'accord amis ?

Reçu une carte de nos bons amis Robert et Geneviève MARSCHAL en vacances dans l'Ain, près du col de la Faucille. A quand votre passage à Poitiers ?

Une confirmation de ce que je savais déjà (j'ai une antenne dans le coin...) nos amis très chers, Bernard et Claire ROBERT ont dû se résoudre à vendre leur très belle villa des Adrats de l'Estérel, laquelle leur donnait trop de travail avec de grandes dépenses, potager et rocailles remplies de fleurs... ceci est parfait, mais à nos âges ! Ils ont acheté au 6^e étage à Nice, 37, rue Verdi (tél. (93) 82.08.55). Adresse à notre S.V.P. Merci.

Aujourd'hui 19 août, il est temps de transmettre ce papier au Secrétariat de l'Amicale en vous disant : « Bonne continuation » à vous tous, mes bons amis... et au mois prochain.

Maurice MARTIN.

Mle 369. Stalag IB, puis XB.

L'INOUBLIABLE CALVAIRE

Le journal « La Montagne » fait état des différentes manifestations qui ont marqué le 40^e anniversaire du 8 mai 1945. Voici les lignes consacrées au Stalag XB de Sandbostel.

« Certes, la démesure des crimes nazis a conféré une terrible notoriété aux camps de la mort : Dachau, Buchenwald, Bergen-Belsen et tant d'autres évoquent à toutes les consciences de funèbres résonances.

« La double commémoration de leur retour au foyer et de la victoire sur l'Allemagne hitlérienne a été une occasion, pour le secrétariat aux Anciens Combattants, de rassembler une documentation sur les monuments et mémoriaux érigés à l'emplacement des camps et qui reflètent la vivacité du souvenir entretenu par diverses amicales.

« Ces stèles et cimetières de la captivité recourent parfois tragiquement la réalité des camps de la mort. Ainsi, la croix monumentale élevée devant l'ancien Stalag XB de Sandbostel voisine-t-elle avec une dalle de pierre rappelant la mort des déportés : c'est ce camp fut aussi une étape du calvaire des déportés de Neuengamme, évacués devant l'avance des troupes alliées... » Mention est faite également du monument

érigé au Stalag IVB de Muhlberg, de la stèle du Stalag XVII B en Autriche.

En ce qui concerne le XB, ce sont les documents que j'avais adressés, sur sa demande, à notre Président et ami Marcel SIMONNEAU, qui ont été transmis aux responsables autorisés du Ministère des Anciens Combattants.

Le sympathique adjoint au maire de Sandbostel, M. BENHKEN, a fait de profondes et longues recherches ; il m'a remis sa documentation au cours de notre belle réception du 23 juin dernier. Ma fille Catherine, licenciée d'allemand, demeurant à Brême, va en faire une traduction que j'enverrai au Ministère.

Sandbostel qui est le seul camp de prisonniers de guerre à avoir reçu des déportés, a été considéré — sur la fin — comme camp de concentration. Nombreux sont les P. G. qui ont connu ces terribles semaines.

L'historique du camp de Sandbostel est en préparation, côté allemand. M. BORGSEN y travaille. A l'hôtel Daub de Bremerworde, notre ami CHERTIER, de la Chapelle Saint-Ursin, et moi-même, avons eu une très intéressante conversation sur le sujet avec cet historien et chercheur dont nous attendons les conclusions.

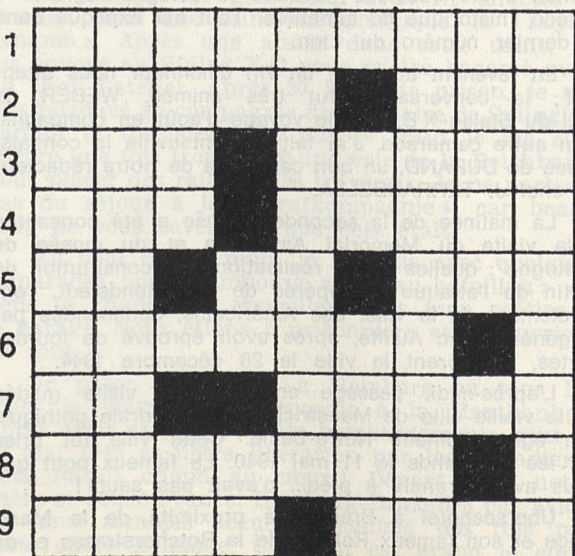
P. DUCLOUX - 24593 XB.

MOTS CROISÉS

N° 411

par Robert VERBA

1 2 3 4 5 6 7 8 9



HORIZONTALEMENT :

1. - Examinant attentivement. — 2. - Personne manifestant un contentement de soi. - Enchaîna. — 3. - Point. - Se rendre. — 4. - Moi. - Pesant. — 5. - Phonétiquement : cavité qui se trouve sous le haut du bras. - Note. - 5^e sur 12. — 6. - Qualifie le plaisir à voir souffrir les autres. — 7. - Dans le vent. - Unité de mesure. — 8. - Enlèvent. — 9. - Plaque de neige. - L'avoir en bois c'est être têtue.

VERTICALEMENT :

1. - Idée fixe. — 2. - Qualifie une chanson brailée. — 3. - Précède souvent le masochiste. - Pas éloigné. — 4. - Indique une adjonction. - A moitié. - Ile. — 5. - Disposition à voir les choses comme elles sont. — 6. - Saint de la Manche. - Donne pour vrai ce que l'on sait être faux. — 7. - Sert à enflammer. — 8. - Ne reconnaîtra pas. — 9. - Lenteur... retard.

Solution page 8

Chansons de soldats

LA
BOITE
DE
CHINE

Voici un texte que, j'en suis sûr, vous aimerez comme je l'ai aimé, tant il est BEAU. Un homme nous parle et, à l'écouter, une nostalgie indéfinissable mais réelle nous point le cœur. Des sentiments désuets, dira-t-on ! Est-ce si sûr ? (J. T.)

Conquis par les Français, dont le protectorat est reconnu par le traité de TIEN-TSIN 1885, le TONKIN est, dès le début du XX^e siècle le terrain d'action privilégié des intellectuels vietnamiens désireux de rendre indépendant leur pays.

Les révoltes de 1908 et de 1930 préludent à la lutte armée qu'à partir de 1946 le Tonkin mène contre la présence française.

Chute du point d'appui français à Dien-Bien-Phu 1954, retrait des forces d'intervention U.S.A. 1972-73.

La République communiste du Viet-Nam anéantit les derniers résistants cambodgiens 1985.

Les survivants dans les camps de réfugiés transfugent en Thaïlande.

Le texte rédigé par mon père Louis QUINTON († 1915) est contemporain de l'occupation du Tonkin.

En 1900, c'est la période de son service militaire et, sans doute, le premier écrit qu'il eut le goût de publier. Avant cette période, il avait eu loisir de parfaire son style en suivant les cours de la Sorbonne populaire. Les premiers textes qui me sont connus sont datés 1895.

René QUINTON - 1985.

— Bah ! reprit P..., je lui répondrai sur le même air :
As pas peur, grand'mère, t'as 'cor une bonne mine
Ton coffre est solide plus que ceux des bazars
Je t'enverrai de là-bas une belle boîte de Chine
Avec une douzaine de jolis foulards...

Ah ! cette chanson ! Tant que je vivrai, je me souviendrai de ses paroles naïves et de cet air simple qu'un piètre musicien avait mis dessus. Je crois qu'aucun de ceux qui l'entendirent dans la bouche de notre camarade ne l'oubliera jamais, car il semblait qu'il y mit un sentiment profond de réalité, chantant d'une voix tantôt triste — d'une tristesse non feinte — tantôt gaie, — d'une gaieté un peu forcée selon qu'il mettait des paroles dans la bouche de la vieille grand'mère ou du « pauvre tiot gâs ». C'est sans doute qu'il se reconnaissait dans le héros de la chanson. Et si elle lui prédisait un avenir de courte durée, peut-être trouvait-il qu'en de telles circonstances, il était assez beau pour qu'on aille vers lui sans tristesse et sans défaillance. Aussi continuait-il, religieusement écouté par ses trois camarades et par nous tous qui ne pouvions nous défendre d'une involontaire émotion.

C'est l'aïeule qui, à l'offre de son petit-fils, répond :
Ah ! mon pauvre tiot gâs, va, je suis ben trop vieille
Pour 'cor me grêr de ces beaux affutiaux
C'était bon v'la trente ans, mais y sons à la veille
D'dormir près d'ta mère dans le champ aux naviois !

Il s'interrompit et resta quelques secondes sans dire mot. Ce silence-là était douloureux pour tous, car chacun pensait à cette disparition possible, au retour, à cette absence irrémédiable des êtres chéris. Mais le chanteur secoua sa tristesse et continua, en affermissant sa voix :

Comme un vieux turco, j'vas m'battre à la guerre
Et quand j'serai de retour de chez les Chinois
Avec mes cent francs de médaille militaire
J'épouserai, si j'veux, la fille d'un bourgeois !
Ce dernier trait les fit tous sourire.

— « Dis donc ! il avait des illusions, le pauvre tiot gâs ! »

Mais voici l'aïeule qui répond :
Avant d'partir, p'tiot gâs, pour me plaire
Parce que je sais ben que tu t'battras sans peur
Laisse-moi t'mettre au cou mon vieux scapulaire
Not' bon curé dit que ça porte bonheur !

Quelles idées germèrent soudain dans le cœur de ces quatre hommes, à ce rappel de leur foi d'antan ? Tous l'avaient oubliée, ce qui est presque obligé — du moins le croit-on — dans un milieu tel que la caserne. Mais, une fois encore, le chanteur s'interrompit, plongé dans une pensée sérieuse et grave que partageaient sans doute ses amis. Il reste toujours au cœur des hommes, ce souvenir des prières autrefois balbutiées, si pures, si naïves, si harmonieuses dans la bouche d'un enfant, si gravement belles sur les lèvres d'un homme ! C'est à l'heure du danger, surtout, que la foi endormie se réveille et l'un des volontaires prononça presque tout haut ces mots qui résumaient sa courte méditation :

— « Faudra que j'avise à voir ça ! »

Lorsque survint la dernière guerre de Chine, il dut en être dans toutes les casernes comme dans celle où je me trouvais alors ; une grande animation se produisit parmi les hommes et, dans les chambrées, la même question fut mille fois répétée : « Il va sans doute falloir des volontaires ? » Dès le jour même, d'aucuns, très haut, avec un peu de pose dans l'expression, annonçaient aux camarades : « J'en serai ».

En effet, à quelques jours de là, une circulaire du ministre demanda des volontaires pour faire partie de la lointaine expédition. Quatre de mes camarades, dont un caporal qui rendait ses galons, se présentèrent. Dès ce jour, ils ne se considèrent plus, pour ainsi dire, de notre arme, et ne s'interpellèrent plus que du surnom de « marsouins » et même de « chinois ». Chaque matin, au réveil, la chambrée retentissait de ces mots jetés par le caporal d'une voix joyeuse : « Les Chinois, à vos numéros ! ». Et tous, à tour de rôle, comme s'ils étaient sur les rangs, se numérotèrent jusqu'à quatre. Ils ne vivaient plus que dans la pensée du départ, comptaient les jours qui les séparaient de l'époque probable où il aurait lieu, ne faisaient plus aucun service, et se réunissaient toujours ensemble, comme s'ils sentaient déjà proche le besoin d'union pour la force dans les combats futurs. En général, ils portaient sans regrets. L'un était orphelin et n'avait pas d'ami ; deux autres s'en allaient pour éviter des ennuis de famille ; le quatrième, enfin, nommé P..., un beau garçon de vingt-deux ans, partait là-bas en esprit aventureux, curieux de nouveauté, avide de dangers. Lorsque le capitaine, les ayant tous réunis pour leur demander les motifs de leur détermination, s'était adressé à lui, P... avait répondu :

— « Mon capitaine, je suis blasé de faire du service en campagne avec des cartouches à blanc, et fatigué de ne me servir de balles que pour tracer des silhouettes en papier ! »

L'officier contresigna leurs demandes, tout en les prévenant du sort qui les attendait. Son discours, paternel et sensé, refroidit peut-être plus leur enthousiasme qu'il ne l'échauffa ; aussi quand ils rentrèrent dans leur chambre, étaient-ils quelque peu pensifs ; mais bientôt, pour ne plus penser, ils s'étourdirent en chantant des refrains connus...

II

— « Une seule chose m'ennuie, dit P..., c'est d'apprendre la nouvelle à la vieille. Elle ne sait rien encore, et je redoute l'instant où je lui dirai mon prochain départ. Je la vois déjà se lamenter, comme dans la chanson et l'entends de dire de sa voix cassée :

Ah ! mon pauvre tiot gâs, tu m'vois ben chagriner
De t'voir t'en aller dans ce Tonkin là-bas.
Je suis bien vieille à C't'heure et j'courbons l'échine
Tu ne me reverras plus quand tu t'en r'viendras...

— C'est vrai, dit le caporal, cela lui sera douloureux à ta pauvre aïeule...

Il n'est pas question pour moi de contester le droit de grève, mais elle tombait mal, la veille du départ, alors que j'attendais des clients de 18 départements ! Trois désaffections seulement : l'ami RIBET de Saint-Gaudens et le ménage MARTIN de l'Ille-et-Vilaine. Ils viendront, pour ce même circuit, au mois d'août.

Les deux Ardéchois avaient rejoint Chalon la veille de la grève. Le plus grand des deux (1,92 m), notre sympathique Jean POUDEVIGNE, au moment où on lui remettait des tracts, n'a pas été tendre pour les grévistes !

51 partants tout de même.

Malgré un temps incertain, ce sixième voyage-pèlerinage à Sandbostel a été une réussite. Contrairement à ce qui c'était passé en 1980 la pluie s'est arrêtée à la descente du car.

Je ne veux pas m'étendre sur le détail du voyage, en voici les quatre points forts :

En premier lieu : visite de la Nécropole Nationale de Montauville ; le numéro de juin du Lien relate en détail la belle cérémonie présidée par le Secrétaire d'Etat aux A.C. Jean LAURAIN ; une délégation des P.G. du coin nous attendait ; la « montée » s'est faite sans incident. Après le dépôt d'une gerbe au pied du mausolée « en route vers l'exil », une minute de

LE CIRCUIT DU SOUVENIR

silence a été observée ; ensuite le délégué régional a retracé l'histoire du cimetière. Tout est expliqué dans le dernier numéro du Lien.

En revenant au pays, un vin d'honneur nous attendait ; la conversation fut très animée. WEBER, le seul du Stalag X B, fera le voyage d'août en compagnie d'un autre camarade. J'ai fait à Montauville la connaissance de DURAND, un bon camarade de notre rédacteur en chef J. TERRAUBELLA.

La matinée de la seconde journée a été consacrée à la visite du Mémorial Américain et du musée de Bastogne : quelles belles réalisations ! Reconstitution de la fin de l'attaque désespérée de Von Rundstedt, l'encercllement de la ville. Les Américains, commandés par le général Mac Auliffe, après avoir éprouvé de lourdes pertes, délivrèrent la ville le 28 décembre 1944.

L'après-midi, passage en Hollande, visite guidée de la vieille ville de Maastricht, sa cathédrale gothique, son église romane Notre-Dame. Cette ville fut prise par les Allemands le 11 mai 1940. Le fameux pont que nous avons franchi à pied... n'avait pas sauté !

Überseehotel à Brèmes, à proximité de la Markt Place et son fameux Roland, de la Botcherstrasse et du

III

— « Le reste de la chanson, c'est l'avenir. Je vais vous le prédire » dit tout à coup le chanteur en revenant au présent. Et les deux couplets qui suivent disent l'embarquement, l'arrivée en terre ennemie, les premiers combats, les exploits, la bravoure du « p'tiot gâs » qui, bientôt... reçoit en plein cœur

Une balle... Et voilà que par terre on le ramasse
Lui qui méritait la belle croix d'honneur !

La croix ! Ah ! le beau rêve que poursuit celui qui part à la guerre ! N'en rions pas, car si parfois elle peut être dépréciée, cette croix, quand on la voit s'étaler sur le revers de certains habits noirs ; sur la poitrine d'un soldat, quand elle ferme une blessure, qu'elle est donc belle et comme elle respire ! Mais aussi, n'y a-t-il pas, plus commune et plus humble, autre croix d'honneur, la petite croix de bois, toute simple, qu'on plante sur le terre où dorment ceux que la mort a fauchés au cours du combat ?... Bast ! l'une et l'autre sont glorieuses...

Six semaines après ça la pauvre vieille grand'mère
Reçut de son p'tiot gâs la p'tite boîte en bois.
La petite boîte contenait un vieux scapulaire
Teint de sang et troué de la balle du chinois.

Oh ! la brutale éloquence de cet envoi ! Et quel drame se déroule dans la strophe qui suit :

Avec sa p'tite boîte la pauvre vieille se couche
Dans son grand lit clos, du chagrin plein le cœur.
Le lendemain elle était morte, ayant sur sa bouche
Le morceau de drap béni qui porte bonheur...

La vision est trop lugubre. Si elle devait se prolonger, peut-être que dans le cœur de ces vaillants, naîtrait une affolante pensée, ô amers regrets. Voilà ce qu'il ne faut pas. Tous secouent l'impression pénible, ne voulant pas paraître faibles, et chantent en chœur, très fort — pour s'étourdir — le dernier couplet.

Allons, les marsouins, faut boire un grand verre
A la bonne santé de la vieille et de son gars
Qui reposent tous deux sous leurs six pieds de terre.
Où reposerons-nous ? Voilà ce qu'on ne sait pas !

Toute l'incertitude de l'avenir est dans ce dernier vers. Mais personne n'y veut songer. Vite, à une autre ! Que quelqu'un chante quelque chose de gai, et au diable ce qui ne fait pas rire ! Ce soir là, jusqu'à l'extinction des feux, la chambrée en entendit de toutes les manières !...

IV

La chanson préludait à l'action. Le départ eut lieu quelques jours après. P... et l'ex-caporal furent embarqués à Toulon. Mêlés à six-cents autres de leurs semblables, massés dans l'entrepont du navire en partance, ils étaient accoudés au bastingage, les yeux fixés sur la terre qu'ils allaient quitter dans quelques instants...

Quand la sirène fit entendre son mugissement rauque ; quand les machines donnèrent leur impulsion à l'hélice qui s'agitait dans un tourbillon d'écume ; quand lentement, le navire s'ébranla et quitta ses amarres, ils eurent comme l'impression d'un déchirement intérieur. Sur le quai, la foule retentissait en acclamations multiples, mettait tous ses souhaits dans l'agitation des mouchoirs. Et tous les hommes du bord, muets d'émotion, lui répondaient par les mêmes signes d'adieu. Bientôt ils n'aperçurent plus du rivage qu'une ligne indécise se confondant avec le ciel d'un bleu très pâle qui se reflétait dans la mer calme... Alors les mouchoirs changèrent d'emploi, essuyant des yeux humides... Et, soudain, seule dans le silence, de la foule muette des passagers, une voix s'éleva, très douce, emportée par le vent du large :

Où reposerons-nous ?...

Pourquoi cet arrêt, qui dura le temps d'un sanglot ? Et la voix, tremblante d'émotion, termina, mais combien triste et lente :

...Voilà ce qu'on ne sait pas !

Alors de toutes les poitrines, un long soupir s'échappa : la terre de France avait disparu.

La guerre est terminée. Aucun de mes quatre camarades n'est revenu. J'ai bien souvent souhaité que tous aient songé à ce que voulait dire l'un d'eux, quand il prononçait à part lui :

— « Faudra que j'avise à voir ça ! »

Louis QUINTON.

Schnor. Quelles rues étroites et quelle animation !

La journée du dimanche fut totalement ensoleillée.

À 9 h 30, M. BENHKEN, toujours souriant, nous attendait devant le café de Sandbostel. Sous sa conduite, le cimetière fut rapidement atteint. M. BLANK, le distingué maire, M. Detlew HESSE « Samtgemeindebürgermeister », M. CLAUS, le conseil municipal, etc. À l'entrée, M. BLANK prononça une courte allocution de bienvenue en exprimant le contentement de cette visite amicale qui ne peut que rapprocher des nations autrefois ennemies !

Mon camarade Jean MAISONOBE prit la parole :

« Au nom de Paul DUCLOUX, responsable régional des A.C.P.G., de notre longue amitié qui nous unit depuis toujours, de nos camarades ici présents, venus de tous les coins de France, rassemblés par son opiniâtreté et surtout son grand cœur, j'adresse à tous ceux qui sont présents notre modeste remerciement pour l'accueil chaleureux et sincère qu'ils nous ont réservé... »

« De telles rencontres ne peuvent que fortifier le rapprochement franco-allemand car, qui peut mieux sentir et les souhaiter que ceux qui ont vécu dans

Suite page 7

LE CIRCUIT DU SOUVENIR Suite

stalags : les prisonniers qui furent bien contre leur gré, les Héros !»

« Ah ! si la mémoire des morts pouvait servir de garde-fou aux vivants !... »

Deux couronnes furent déposées au pied de la grande croix, avec un profond et sincère recueillement.

En compagnie de M. BENHKEN, nous fîmes la visite du camp et du lazaret.

Bon menu à l'Hôtel Daub à Bremervorde. Quelques camarades avaient des invités, d'autres furent reçus dans les maisons où les gefangs de jadis se transformaient en « hôtes de marque ».

Rassemblement à Selsingen pour le retour à l'hôtel.

Le lendemain une autre surprise nous attendait. Vers 9 heures le car arrivait à Nienbourg-sur-Weser, à la Mudra-Kaserne ; le Stalag XC et l'Ofilag XB se tenaient autrefois à proximité ; maintenant à l'emplacement se tient un centre commercial. Nous étions attendus. Une jeune fille employée à la mairie nous conduisit à la Rathaus, dans la belle salle de bourgeoisie. Paroles accueillantes, réponses, dégustation de « sekt » (mousseux allemand) et remise à chacun d'une importante documentation sur cette vieille ville. Les rues de mes croquis de captivité existent toujours. Le « Patron » est venu sur la fin nous souhaiter un bon voyage et une prochaine visite.

Journée de détente avec la remontée du Rhin en bateau, de Coblenze à Rudesheim ; copieux déjeuner à bord ; cinq heures de promenade dans un site merveilleux et toujours changeant.

Après une bonne nuit passée à Strasbourg, la matinée fut consacrée à la visite du trop célèbre camp de la mort du Struthof. Impressionnant retour en arrière... incroyable !

Pour une fois nous sommes arrivés à l'heure chez « Maître Pierre » à Chalon-sur-Saône. Les participants à ce voyage garderont tous un souvenir impérissable d'une semaine placée sous le signe de l'amitié et de la camaraderie. Pour moi ce fut un grand réconfort.

Comme à l'accoutumée la Maison Michel avait mis à notre disposition un car panoramique tout neuf (3 mois et déjà 40.000 km) et un chauffeur prévenant et expérimenté. Le périple de plus de 3.000 km s'est effectué sans aucun incident.

Comme à chaque voyage je tiens à faire figurer le nom et l'adresse des participants ; cette chaîne d'amitié doit se perpétuer :

Ménage BARACAND Joseph, Saint-Pierre-de-Colombier 07450 Burzet.

Ménage DUMONTET Jacques, Route Nationale, 68870 Lamure-sur-Azergue.

Ménage TRINQUESSE René, Occey 52190 Prauthoy.

Ménage DUCLOUX Paul, La Guiche, 71220 Saint-Bonnet-de-Joux.

Ménage BERARDI Bruno, 46, rue de Beugnon, 21500 Montbard.

Ménage EVRARD Marius, 10, rue André Messager, 71530 Chatenoy-le-Royal.

Ménage LEMOINE Henri, Provençères-s.-Marne, 52320 Froncles.

Ménage DONNET François, 8, rue des Savonnières, 37200 Tours.

Ménage BORIE Charles, 26, Vallée des Tilleuls, 42330 Saint-Galmier.

Ménage CHERTIER Georges, 15, rue de l'Espérance, 18000 Chapelle-Saint-Ursin.

Ménage GRAND Louis, Gilly-sur-Loire, 71160 Digoin.

Ménage GREVOZ René, 22, Av. Tronchet, Thonex-Genève (Suisse).

Ménage VAGANAY Pierre, 5, rue du 11 Novembre, Loire-sur-Rhône, 69700 Givors.

Mme GILLET Marguerite, 49, rue E. Pedron, 10000 Troyes

Ménage LINIER Constant, 76, rue François Coillard, 18000 Bourges.

Ménage GARREAU Frantz, 41, Place Curie, 45500 Gien.

Ménage ROGEON et sa sœur jumelle, 83, rue Jean-Jaurès, 78200 Parthenay.

Ménage TRIBOULOT Camille, 2, rue de la Gare, 54890 Chambley-Bussières.

Ménage RENOULT François, 15, rue du 11 Novembre, Port 01460 La Cluse.

Ménage MONNET Désiré, 91, Cours de Verdun, 01100 Yonnax.

Ménage CESSAC Pierre, 2, Place Allègre, 19240 Allasac.

Ménage SAUGE Gaston, rue des Marnières 36600 Valençay.

Maisonneuve Jean, Saint-Poncy 15500 Massiac.

Ménage MOULEROT Raymond, Sainte-Croix 71470 Montpont-en-Bresse.

Ménage MARION Louis, Lenoux 71240 Laives.

Ménage ROEK Georges, 39, Allée Duplex, 93190 Livry-Gargan.

Ménage PRUDON Jean, Le Bourg 71220 Saint-Bonnet de Joux.

Ménage MAURICE Jean, Guizegeard, 16480 Brossac.

Ménage GARNIER Robert, 57, rue du Paradis, Vienne-en-Val, 45510 Tigy.

Ménage POUDEVIGNE Jean, Pradons 07120 Ruoms.

Rendez-vous a été pris pour un séjour dans la Ville éternelle, ROME, en juin 1986. Il ne coûte rien de faire des projets...

Paul DUCLOUX. 24593 X B.

P.S. - Je viens de recevoir de M. RUDIGER, de Selsingen, le journal « Bevenser Zeitung » qui relate, photos à l'appui, notre visite. Le texte en sera communiqué dans le prochain numéro du Lien.

BUREAU :

REUNION DE RENTREE

JEUDI 3 OCTOBRE à 17 heures

Tous les membres sont priés d'être présents.

à 20 HEURES, DINER à « OPERA-PROVENCE »

Le train

C'est avec quelque retard que sont publiés ces deux courts textes dont l'intérêt principal réside dans le fait qu'ils ont été écrits par un ancien prisonnier de nos amis et par son fils. Je les remercie tous les deux.

De toutes les inventions qui ont marqué l'époque de notre jeunesse d'avant-guerre, la plus grande fut sans conteste celle du chemin de fer. Et je crois que vous serez, chers camarades, de mon avis. Je me souviens combien j'étais heureux, enfant, quand on allait avec ma mère faire un petit voyage d'une journée à Carcassonne ! Le meilleur moment était celui de l'arrivée de la locomotive entourée de la fumée du charbon et du blanc nuage de vapeur.

Les années ont passé depuis lors. Voici le temps du départ pour le service militaire, où l'on retrouve une fois de plus le train qui vous mène à la ville de garnison désignée.

Péripiétés de caserne et voilà 1939 : la mobilisation et toujours le train qui chemine en parallèle avec notre destin. J'ai donc rejoint Toulon, puis Nice avec quelques copains comme moi affectés à la 160^e batterie D.C.A. du 405^e.

Nous y fûmes peinards jusqu'à la déclaration de guerre. Le départ se fit en octobre : embarquement (toujours dans un train) pour, après trois jours et trois nuits, se retrouver aux environs de Cambrai. Là, changement de climat : nous passions du soleil aux frimas du nord.

Le 10 mai 40, départ pour la Belgique. Après les combats sur place, résistance sur le canal Albert à Rosenthal, puis repli sur Dunkerque où le 4 juin 1940, dès 6 h 30 du matin, nous avons déposé nos armes, le cœur gros.

Traversée de la Belgique pour nous retrouver en Hollande. Transport en bateau jusqu'à Hemerich au bord du Rhin. Au bout de quelques jours embarquement par train. Wagons pour : chevaux 8, hommes 70. Combien avons-nous été dans ce cas ? Après trois jours et trois nuits nous arrivions à Alleinstein au Stalag I B, baraque 5. Quelques jours de « repos » et redépart pour un kommando à Grosturlach, à côté de Rhein, au bloc 42.

Nous voici dans l'hiver 40-41 ; il faut travailler au dehors malgré — 41°. Comme je me refusais à passer un autre hiver dans ce charmant coin de Prusse, je décidai de « partir »...

Première étape à pied jusqu'à Berlin où je retrouve le « train ». Des K.G. qui travaillaient à la Reichbahn m'avaient renseigné. Je me faufilai sous les boogies et 12 heures après j'étais à Cologne, au terme d'un voyage dont seuls ceux qui l'ont expérimenté comprendront la précarité et la difficulté. Repris, je me retrouvai quelques jours plus tard à la case départ, et pour quelque temps en prison au I.B. Mon séjour terminé je suis réaffecté en kommando à Bremervorde puis ensuite, 12 km plus loin, à Sandbostel.

Après quelques jours de repos et de détente, à nouveau le train. Quelques heures de voyage et nous nous retrouvions à Hude, petite ville à côté de Bremen. Nous étions huit affectés à Kirckimen, au Kommando 690.

Pour ce qui me concerne, je fus désigné pour aller travailler chez un maçon, dans « la famille Kolher », où je fus bien reçu. Combien c'était différent de la Prusse où j'avais tant souffert ! Il faut vous dire que le patron avait été prisonnier, en 17, en Russie.

Tous les mois, avec mon copain Leguirloux, notre homme de confiance et une sentinelle nous partions de bon matin pour Bremen. Nous étions chargés car nous transportions des vêtements usagés et des chaussures à échanger. Nous allions à la gare à pied et ensuite nous prenions le train de Hude jusqu'à Bremen. Le voyage s'effectuait les yeux fermés et nous pensions que nous étions en route pour notre douce France. Le rêve, hélas, s'arrêtait sur la gare de Bremen-Hautbenhoff, mais reprenait sur le chemin du retour.

Au kommando, je partais tous les matins à vélo avec le patron et deux ouvriers, dont le Père Jean, qui avait été prisonnier en 16 à Bordeaux. « Langsam, langsam, me disait-il ». nous travaillions en bordure de la ligne de chemin de fer (encore lui) Hamburg-Paris et tous les jours passait à 4 heures le Nord-Express qui venait de Suède. Combien de fois suis-je monté en rêve dans ce train et fait le voyage vers notre douce France ! Le réveil était plutôt brutal.

Le manque de gros bras nous fit affecter à Bremen dans une usine métallurgique, la « Loyod dynamo ». Après une année dans cette usine, je fus envoyé au Stalag XC pour m'être bagarré avec un chef d'atelier. Après 20 jours de prison, je me suis retrouvé en compagnie disciplinaire de Sulingenbanhof et toujours suivi par le train je me suis encore une fois trouvé sur une voie de la Reichbahn pour placer des rails et des traverses. Je ne parlerai pas du séjour à la « strafkompagnie », car beaucoup de vous savent ce que cela était.

Au bout de six mois, je repartis avec quelques camarades pour Hambourg au « bau-bataillon » où j'eus la chance de travailler dans mon métier : le garage. Nous étions 5 prisonniers et 10 ouvriers en tout.

Je passe sur la vie à Hamburg où tous les jours le métro nous déposait à la Hautbanhof. Après avoir essuyé bien des bombardements, vint le 10 mai 1945 et notre libération par les Canadiens. Cela faisait chaud au cœur ! Départ pour notre chère et douce France. Hamburg-Bruxelles par avion où nous sommes accueillis comme des rois par cette chère Belgique. Combien est grand le cœur

des Belges. A Arras chacun prit son train et se destination. Orléans / Limoges. Dans chaque gare, je voyais quelques larmes dans les yeux de ceux qui arrivent à la fin de leurs « grandes vacances ». Un peu ridicule de pleurer, pensai-je en moi-même. Montauban, Toulouse, Castelnaudary, une dernière ligne droite et, quelques kilomètres avant Carcassonne, à la vue des vignes et de la cité que j'avais quittées six ans plus tôt, j'ai eu aussi ma petite larme. Je vous l'avoue sans honte.

Quarante ans ont passé et, une fois de plus, j'ai pris le train pour vous rejoindre vous qui avez encore la chance de pouvoir venir à ce 40^e anniversaire de notre retour ! J'ai une pensée émue pour ceux qui n'ont pu être avec nous dans la liberté et la fraternité retrouvées.

Fraternel salut à tous.

FRANC Jules.

Matricule 35007

Kdo 6118 Bremen - Stalag I B puis X B.

LES GRANDES VACANCES

De tous les faits marquants la période 1939-1945, l'un des plus importants fût sans aucun doute celui des « grandes vacances ».

Je ne veux pas parler de celles issues du front populaire qui ont été instituées bien avant, mais de celles organisées par une société à grande responsabilité étrangère.

Les premiers bénéficiaires de ces congés illimités furent des Français, bien que l'on trouvât parmi eux quelques Anglais, mais en petit nombre, le plus gros de ces derniers ayant préféré une croisière en mer.

Ces braves garçons ayant opté pour un séjour terrestre, furent donc acheminés vers le lieu de leur villégiature, ce qui ne manqua pas d'imposer aux organisateurs de sérieux problèmes logistiques. Mais la bonne volonté aidant, (surtout celle des chevaux qui acceptèrent de ne se trouver qu'à huit par wagon, et celle de certains participants acceptant de faire partie des équipes pédestres), tout ce monde put rejoindre dans des temps plus ou moins longs le lieu de leur détention... pardon de leur séjour.

Il faut bien avouer que la société organisatrice avait dans ses statistiques et ses études prévu grand, mais, le mode de recrutement et l'empressement de ces « commis voyageurs » à parcourir le plus rapidement possible les régions de France avaient dépassé toutes leurs espérances et les camps de séjour, appelés dans leur jargon « stalag », furent rapidement surpeuplés...

Les camps ne se différenciaient entre eux que par leur appellation X A, X B, X C, etc... et par leur implantation géographique.

La première chose que l'on faisait dès l'entrée était de peindre sur la capote et les vêtements des pris... des vacanciers, deux grandes lettres — K. G. — à la peinture, dans le cas improbable où ces braves gens, s'égarant en dehors du camp, puissent être reconnus et ramenés sans trop de confusion.

Par souci d'équité, tout le personnel vacancier de ces camps vivait dans des baraquements en bois, tous conçus sur le même modèle.

Les rêves, le sommeil, les pensées vers la famille se faisaient dans des châlits à trois étages pour permettre aux personnes de s'initier et de s'habituer à la promiscuité. Parfois quelques « visiteurs » indésirables venaient se joindre à eux, ce qui donnait lieu alors à de grandes séances de « désinfection ».

Les journées étaient immuablement les mêmes (preuve d'un manque d'organisation de la société organisatrice). Un jeu faisait fureur dans ces baraquements. Il s'agissait, à l'instar des enfants sur la plage, de creuser de vastes galeries et de se diriger une fois celles-ci finies vers la sortie (si possible) du camp, de préférence en dehors de ces limites. Ceux qui ne pouvaient s'habituer à la vie communautaire et, disons-le, monastique de ces camps, empruntaient ces tunnels munis de papiers d'identité artistiquement fabriqués lors de longues journées d'inaction, dans des séances de calligraphie durant lesquelles le « coup de main » de certains put s'affirmer. Tous les corps de métiers se retrouvaient dans ces grandes séances, du tailleur qui habilement transformait une couverture (qui faisait ensuite défaut à un dormeur) en un élégant costume civil, au teinturier qui, innovant, trouvait dans les maigres ressources des baraquements la teinture idéale. Tous ces inadaptés prenaient ces tunnels pour une réalité et tentaient une reconversion dans le « civil » parfois réussie. Certains étaient retrouvés et les autorités qui ne comprenaient pas que l'on puisse partir d'un aussi agréable lieu de villégiature mettaient « au coin » les fauteurs de trouble, en leur faisant promettre de ne plus recommencer.

Plusieurs années passèrent ainsi, mesurées au fil de l'inaction, du désespoir et, souvent, du désespoir.

Plusieurs années où s'étiola la fleur de la jeunesse française.

Vint quand même le jour du départ et le retour dans des conditions autres qu'à l'aller.

Je ne vous parlerai pas de ces retrouvailles (je n'y étais pas). Mais depuis que je suis en âge de comprendre, il ne s'est pas passé une journée sans que mon « GRAND VACANCIER » de père me parle de son séjour. Aussi ai-je voulu y aller moi aussi d'un petit récit condensé.

J'aurai toutefois une pensée émue et sincère pour ceux dont ces grandes vacances furent les dernières et n'ont pas eu la chance de revenir.

Je vois quand même après 40 années que l'esprit P. G. reste et que la joie de vous retrouver en association, dans des banquets (où le rata est sûrement meilleur), part toujours du bon cœur et que, diable, dans ces souvenirs que vous égrenez entre vous, ce sont toujours les bons moments et les meilleurs que vous vous racontez, même si vous n'avez pas oublié les « tracas » de toutes sortes qui les accompagnaient.

FRANC Junior.

(Pour récit conforme de FRANC Jules, Matricule 35007 - Stalag X C).

COURRIER D'ÉTÉ

La colonne de mercure montait, au-dehors le ciel semblait du métal en fusion. Volets baissés, dans la pénombre je me tenais sans rien faire, rendu.

Le courriériste en titre du Lien, lui, Robert VERBA, faisait la plage d'Arcachon, à quelques encablures à peine de mes pénates. Il avait quitté le bitume surchauffé de Paris pour un peu de brise océane, hélas!

Allais-je déranger sa quiétude estivale et lui communique l'enveloppe trouvée ce matin-là dans ma boîte? Je décidais de la garder, par pitié de lui. Le courrier qu'elle contenait, votre courrier, n'avait rien d'urgent. Le voici quand-même, en forme d'accusé de réception à chacun et en réponse à ceux qui inclineraient peut-être à nous reprocher quelque désinvolture en la matière, cela arrive...

— ★ —

Je demande à mes amis belges ISTA et PIMPUR-NAUX de bien vouloir m'adresser les Bulletins de leurs amicales respectives, afin de rendre compte de leurs activités. Merci à eux

J. T.

NOUVEAUX PAIEMENTS, à la suite de la disparition d'un certain nombre de chèques en janvier dernier — avec nos excuses réitérées :

BERTE André,	F 100,00
VOISIN Raymond,	F 100,00
DANTIN R.,	F 200,00
DUMAY Maurice,	F 500,00
LACROIX Adrien,	F 100,00

Merci à tous pour votre générosité.

BELIN Adrien, 100,00 F (cotisation et entraide). Merci.
BERTRAND Aimé, 100,00 F (cotisation et entraide). Merci.
MARTIN Jean, 100,00 F (cotisation et entraide). Merci.
(Ce camarade demande à Claude DECHAVANNE, des environs de Roanne (Loire) de bien vouloir reprendre contact avec lui. Salue tous les gars de l'Amicale).
LAMIDIAUX Robert, 300,00 F (cotisation et entraide). Merci pour ta générosité et tes félicitations, qui nous touchent.
MONNIER Robert, 50,00 F (cotisation et entraide). Merci.
Recherche nouvelles de BERNET et LERONDEAU, de Paris; s'est évadé le 25-12-1941 du camp de Villingen avec Louis VAILLAT, de Lyon; amitiés à ceux des baraques V et VI et aux... footballeurs — J'espère, mon cher MONNIER, que ta santé s'améliorera rapidement. Oui, tous, nous devenons vieux chaque année.

ADHESION.

Nous sommes très heureux d'accueillir à l'Amicale notre camarade, ancien du VB, **WARSEE Gabriel**, 25, rue du Puits, 08600 Givet. Sous le matricule 13.865, il était en kommando à Retlingen. Si quelque membre de l'Amicale se souvient de lui, qu'il prenne contact. Bienvenue, cher camarade et « amicalement à toi ».

CORRESPONDANCE

De **POINTARD Aibert**, en date du 15 juillet, une lettre qui nous fait part du décès d'un ancien P.G., **BARDIN Marcel**, du kommando de Klosterkasern à Villingen.

Il nous informe aussi : « qu'il a appartenu au 31° R.I. de Paris et Centre, en action aux avant-postes de la ligne Maginot, région de Sarreguemines, l'hiver 39-40, et sur l'Aisne en mai 1940... »

Ce temps lointain ne s'oublie pas. Merci pour notre Caisse de Secours, cher ami **POINTARD**, et bonne santé.

De **Mme Jeannette COLON**, une aimable carte de Metz, en date du 4 juillet :

« C'est avec une certaine émotion que j'ai reçu le « Lien » que vous avez bien voulu m'envoyer. Vous êtes donc au courant de la disparition de notre oncle, Jules SCHONI, survenue dans sa 81^e année, regretté de tous. Il avait l'habitude de me faire lire son journal après en avoir pris connaissance. Aussi je vous demande, si cela est possible, de me le faire parvenir à sa place. Je pense qu'il serait heureux que nous assurions la continuité de son abonnement et il nous serait un peu plus présent, par l'intermédiaire de toutes ses connaissances, qu'il aimait tant rencontrer tous les ans, et dont il suivait les noms dans les articles du « Lien ».

Merci, Madame, pour ces lignes émouvantes et amicales. J'ai personnellement connu Jules SCHONI en 1941. Son visage est là, dans mon album de photos. C'était un très bon camarade. Je l'avais revu voici trois ans je crois, à Vincennes. Un ami commun, Pierre DURAND, de Pont-à-Mousson, m'avait tenu informé de sa maladie. J'ai beaucoup regretté de n'avoir pas eu l'occasion de le revoir au cours de ses derniers mois de vie. Nous sommes encore un certain nombre à nous souvenir de votre oncle, et nous ne l'oublions pas. Nul doute qu'il serait heureux de savoir votre désir de continuer à recevoir le journal, notre journal qu'il aimait.

Une belle et sympathique carte postale de Montréal où nos amis **Odette et Georges PIFFAULT** sont allés contempler « les roses qui s'épanouissent partout... » Merci pour ce bouquet d'Amérique, chers amis. Nous souhaitons que vous ayez fait un beau voyage.

Une carte postale d'Autriche... « paysages plus sympathiques qu'en P.G. »... de notre ami **André PALISSE**.

Une lettre et un itinéraire... d'Autriche encore, de **Roger VIDAL**. Quel voyage! (Le même que celui que j'ai fait, à la même époque. J.T.) Et notre ami de nous en conter encore d'autres (voyages et croisières) de 1983 et 1984! Le temps qui passe sur l'homme et le marque ne semble pas être un obstacle à l'évasion vers d'autres lieux. La lettre de Roger VIDAL se termine par cette phrase que je cite textuellement : « Voilà tout ce que j'aurais dû vous dire si j'avais eu Mme BERTIN à mes côtés ».

Une lettre de l'abbé **BOUDET**, qui écrit : « J'avais projeté à Lourdes, en juin 1984, avec l'ami Langevin, de rejoindre les anciens du VB le 14 avril, à l'occasion du Grand Retour... »

Hélas! je n'avais pas prévu que cet anniversaire allait coïncider avec un autre, le 50^e anniversaire de mon ordination sacerdotale, 14 avril 1935-14 avril 1985... Alors vous avez été sacrifiés, et je m'en excuse, tout particulièrement auprès de Langevin. Quand, désormais, l'occasion me sera-t-elle donnée de réaliser mon projet de juin 1984? Avant le 50^e anniversaire de la libération? »

En effet, l'abbé, il y a urgence! Mais nous comprenons très bien qu'entre ces deux anniversaires au même jour, ta préférence soit allée au deuxième. Dieu premier servi. Notre amitié te reste acquise et notre meilleur souvenir.

Une lettre du 9 juillet de notre ami **LENHARDT** venu faire le maçon et le plombier dans sa maison estivale de Charente-Maritime. Nous espérons que tu n'auras pas rompu tes os à ce travail qui n'est plus guère de ton âge! Passe encore de « faire trempette », mais bâtir! A bientôt.

Merci à **Armand et Jeanne ISTA** pour leur carte de Saint-Palais-sur-Mer, reçue avec retard dans ma boîte. La carte date un peu mais l'amitié dont elle témoigne est toujours jeune, c'est-à-dire fidèle.

Merci à l'ami **LAVIER** pour sa carte des Houches (Haute-Savoie).

Merci aussi à **PONROY** pour sa fidèle amitié.

RECHERCHE

L'abbé **FORESTIER Clément**, de Marvejols, recherche **BUIS Georges**, aumônier en 1944 au X.C., à Nienburg-sur-Weser, dont il a égaré l'adresse. Le fichier de l'Amicale ne contenant pas de référence à ce... prénom, lequel de nos amis est en mesure de faire se rencontrer **FORESTIER Clément**, prêtre, et **BUIS Georges**, prêtre. Merci d'avance.

Nul doute, cher **FORESTIER**, que **LAFOURCADE** sera le plus sûr détective si, comme tu en as l'intention, tu le contactes aussi.

NAISSANCE

Saint-Raphaël, le 8 juillet 1985, l'ami **PION** m'écrit : « Tout d'abord, je te fais part de la naissance d'un petit-fils, gros poupon de 3,4 kg. Aux dernières nouvelles, la maman et « Tanguy » se portent le mieux possible. L'ami **PERRON** sera heureux d'apprendre la bonne nouvelle... »

Sûrement, mon cher **Virgile!** Henri et tous tes amis P.G. sont heureux de l'événement et ils souhaitent santé et bonheur à la maman et à l'enfant. Quant au « papy » il lui revient de recourir éventuellement à Hugo pour y apprendre « l'art d'être grand-père »... (J.T.)

DECES

L'Amicale a enregistré les décès suivants : **POIVEY Roger**, de Toul. En kommando à Ummendorf. **JALLON Marcel**, 76 ans, de Lusse 88490. Kommando de Aach-Linz.

MARTELLIERE, de Vendôme 41100, le 12 février dernier.

KEPFER René, de Auxerre 89000, le 7 juin dernier. **CASANOVA Dominique-François**, Marseille et Sampolo (Corse, le 13 mai).

BASIN Joseph, de Mauléon 79700, le 11 mars 1985. A toutes ces familles dans la peine, le bureau de l'Amicale, au nom de tous ses adhérents, adresse ses condoléances les plus sincères et les prie de croire à leur chagrin partagé. La disparition quotidienne d'anciens P.G. nous affecte gravement, de semaine en semaine...

P. S. - D'autres « échos » dans le prochain « Courrier ».

PROCHAIN RENDEZ-VOUS

A « OPERA-PROVENCE »

Dimanche 20 octobre à 12 heures.

VENEZ NOMBREUX

Le coin du 852

Notre Kommando est en deuil.

Notre camarade **Paul BEAUMIER** est décédé le 28 mai dernier à l'âge de 79 ans, et ses obsèques ont eu lieu le vendredi 31 mai en l'église de Brinon-sur-Beuron, commune où il habitait.

J'ai été prévenu de cette triste nouvelle par un appel téléphonique de Jean **MARTIN** qui venait d'en avoir connaissance à la lecture d'un journal nivernais auquel il est abonné.

Au nom de tous les anciens du 852, membres de notre Amicale, j'ai adressé des condoléances à Mme **BEAUMIER** et à ses enfants en leur disant toute la tristesse dans laquelle nous plongeait la disparition de son mari. L'avis paru dans la presse locale tenant lieu de faire-part aucun autre avis n'a donc été adressé par la famille, mais j'ai tenu cependant, avant que ne paraisse cet article, à prévenir directement certains d'entre vous qui connaissaient bien **BEAUMIER** et avec lesquels je savais qu'il était resté en contact. Je suis persuadé que les lettres qu'ils ont dû adresser à Mme **BEAUMIER** ont soutenu celle-ci dans son malheur et lui ont montré toute l'estime que nous portions à son mari.

Oui, le kommando est en deuil car **BEAUMIER** était un bon et charmant camarade, un fidèle de l'amitié. Depuis plusieurs années on savait qu'il était malade mais, comme toujours, on espérait que la guérison arriverait au bout du chemin grâce aux progrès que fait la médecine et aux soins attentifs qui lui étaient prodigués. Comme me l'a écrit Mme **BEAUMIER**, il a lutté pendant quatre ans, conservant sa lucidité jusqu'à la fin, mais c'est la mort qui a eu le dernier mot. Notre ami avait une foi profonde et son attachement à la religion catholique l'a, nous n'en doutons pas, soutenu jusqu'au bout.

Ami **BEAUMIER**, repose en paix. Nous ne t'oublierons pas et ton souvenir restera gravé longtemps dans nos cœurs.

René **LENHARDT**.

COURRIER

Nous nous joignons à notre ami **GEISSMANN**, 60 Fb National, 67000 Strasbourg, et à tous les anciens du VB, pour souhaiter le prompt rétablissement à notre ami **CERF Edouard** qui est souffrant pour l'instant.

Notre amie, **Mme Veuve DUPRE Robert**, rue Demersay, 45270 Bellegarde, nous prie de bien vouloir accepter un chèque pour son abonnement et notre C.S. Elle ajoute : « Mon bon souvenir à tous les anciens du Stalag X B Sandbostel où mon mari est resté 5 ans. Hélas, il aura 19 ans le 13 octobre prochain, il nous quittait toujours. Il avait eu le bonheur de conduire sa fille mariée 3 mois avant. Une maison vidée en si peu de temps. Un choc dont on se remet mal. J'ai quelques documents sur Sandbostel que je pourrais vous confier... »

Que répondre à notre chère amie, sinon encore une fois de la remercier pour sa fidélité au souvenir de notre ancien compagnon Robert, à notre Amicale et pour son soutien à nos œuvres.

Cette constance à notre Amicale, de beaucoup de nos veuves, nous rend encore plus attaché à ceux qui ont partagé nos souffrances, et ce Lien qui nous unit restera indissoluble à jamais.

Toujours merci pour notre Caisse de Secours à nos amis :

DEMONGEOT Marcel, rue Charles Cros, 86000 Châtelleraut.

MORINET Paul, 3, rue du Maréchal de Lattre, 52200 Rolampont.

ALLAIN Jacques, rue du Vieux Château, Le Suchoy, 27200 Vernon.

FORESTIER Clément, 1, rue de l'Espérance, 48000 Mende.

POTIER F., 15, Allée Vercingétorix, 95250 Beaumont-la-Champ.

ANDRIEN Charles, Rue des Petites Roches, 71100 Etang-sur-Arroux.

BORIE Charles, 26, Allée des Tilleuls, Val Courton, 42330 Saint-Galmier.

PANIZZA Charles, 11, rue Nicolas Nicole, 25000 Besançon.

CHARPENEL Julien, Les Auzières, 26770 Taulignan.

NAPPEZ Michel, 15, rue Leclerc, 25140 Charquemont.

BAUDIER Roger, 2, rue du Stade Blagny, 08110 Charlemagne, envoie le boujour à tous les gars du 605.

LASSIDOUET Louis, 14, cours de la République, 33470 Gujan-Mestras.

CUVIER Fernand, 3, rue Alexandre, 54170 Colombelles-Belles.

ARCIL René, 14, Quai Amiral Bergeret, 64100 Bayonne.

BOUISSET Daniel, Iguskitan, Allée Paulmy, 64100 Bayonne.

LECLERC Gaston, 93, route Nationale, 59152 Cherey-le-Lac.

RICHARD Emile, Bourg, Epieds-en-Beauce, 45130 Meung-sur-Loire.

BANTAS André, 21, rue du Van Chaperon, 22800 Etables-sur-Mer, qui envoie ses amitiés à **CORMONTAGNE**, 2° Bague de 69° R.I.F. Musique.

DUPRE René, 12, rue des Pivoines, 91550 Paray-Vieille Poste.

FURCOUX J., 101, Av. de Stalingrad, 13200 Arles.

DUVAL R., 52, rue de Fosse Moines Montmorency, 95230 Soisy-sous-Montmorency.

RAULIN Lucien, 120, rue H. Petit, Saint-Pardoux, 47800 Miramont-de-Guyenne.

BOULLE Georges, 75, rue de la Paix, 18100 Vierzon.

DUBOIS Léon, Saint-Symphorien-de-Marmagne, 71700 Montcenis.

Notre ami **Henri LAVIGNE**, 07170 Villeneuve-de-Berg ex-infirmier au service otho-rhino, Hôpital du Stalag X B Sandbostel, adresse tout particulièrement son profond souvenir aux camarades de Sandbostel, et une bonne santé à tous, par l'intermédiaire du Lien. Il ajoute : « J'ai toujours beaucoup de plaisir à lire Le Lien, et c'est avec beaucoup de peine que je vois pas mal de décès de camarades qui nous quittent ».

Cette peine est partagée par toute l'Amicale, mon cher **Henri**, malheureusement nous ne pouvons partager la destinée. Merci pour notre C.S.

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

SOLUTION DES MOTS CROISES N° 411

HORIZONTALEMENT :

1. - Observant. — 2. - Béate. - Lia. — 3. - Sud-Aller. — 4. - Ego. - Lourd. — 5. - S.L. - Mi. - Mail. — 6. - Sadisme. — 7. - In. - Mètre. — 8. - Otèrent. — 9. - Nevé. - Tête.

VERTICALEMENT :

1. - Obsession. — 2. - Beuglante. — 3. - Sado. - E.V. — 4. - Et. - Mi. - Ré. — 5. - Réalisme. — 6. - Lô. - Ment. — 7. - Allumette. — 8. - Niera. — 9. - Tardiveté.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 3^e trimestre 1985

Cotisation annuelle : 30 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal.

Le Gérant : **ROCHEREAU**.

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE